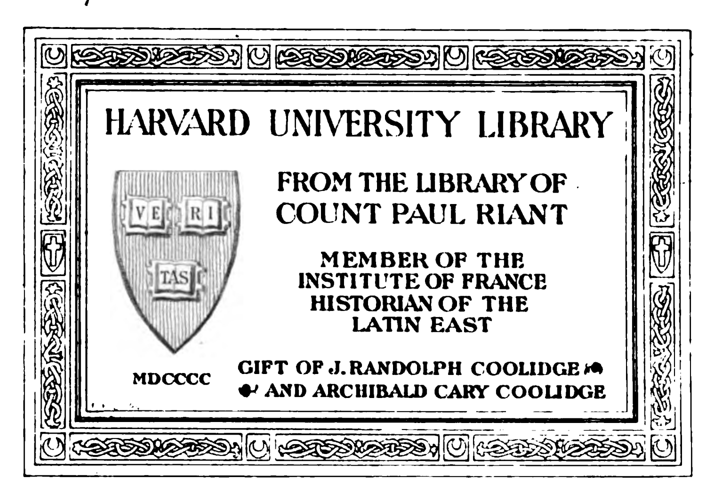



HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
VE RI TAS
MDCCCC
GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE

ESSAI

SUR

LES MONNAIES D'ARGENT

DE TRÉBISONDE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES.
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 56.

Tr

Johannes I 1235 – 1238.

Manuel I. 1238 – 1263

Johannes II. 1280 – 1297.

Theodora 1285.

Manuel II. 1332 – 1333

~~Johannes III 1342 – 1344.~~
oder [illegible]

Alexis II. 1349 – 1390.

Manuel III. 1390 – 1417

ESSAI

SUR LES

ASPRES COMNÉNATS,

OU BLANCS D'ARGENT,

DE TRÉBISONDE,

« Ἄσπρα λεγόμενα Κομνήνατα »

PAR

F. DE PFAFFENHOFFEN, Baron.

Χρόνῳ καὶ πόνῳ τ' ἀληθὲς ἐκλάμψει.
CLEM. ALEX.

PARIS,
CHEZ M. ROLLIN, RUE VIVIENNE, 12;
— FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, 56.

1847.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE C. E. DE FURSTENBERG,

HOMMAGE RESPECTUEUX DU DÉVOUEMENT ET DE LA GRATITUDE

DE L'AUTEUR.

ESSAI

SUR

LES MONNAIES D'ARGENT

DE TRÉBISONDE.

Le baron Marchant est le premier qui ait proposé d'attribuer aux empereurs de Trébisonde quelques monnaies d'argent données jusqu'alors aux souverains de Constantinople.

Comme la chronique de Michel Panaretos, dont je parlerai plus loin, n'avait pas encore été découverte, l'histoire de Trébisonde était alors très-obscure, et, tout en trouvant un Jean et un Alexis, Marchant, pour classer les monnaies au nom de Manuel, était obligé de dire qu'il se croyait fondé à donner ces médailles à l'un des princes de Trébisonde dont les noms n'étaient pas parvenus jusqu'à nous.

Quand, plus tard, l'ouvrage de M. de Saulcy vint donner une nouvelle impulsion à l'étude des monnaies byzantines, ce savant proposa de rendre ces monnaies aux empereurs de

Constantinople, et de les attribuer aux ateliers monétaires de Cherson.

M. de Saulcy donnait pour raison de son opinion, qu'il devait paraître singulier que parmi les souverains de Trébisonde, celui dont on trouvait le plus de monuments numismatiques, Manuel Comnène, fût justement un prince inconnu dans l'histoire, même de nom.

M. de Saulcy ajoutait : « Je serais tout disposé à adopter « l'attribution de ces pièces aux empereurs de Trébisonde, si « le saint qui paraît constamment au revers était le patron « de cette ville ; mais il n'en est rien. » Il ajoutait encore : « La dynastie de ces princes reste donc privée de monnaies, « comme elle l'était avant la dissertation de Marchant. »

Dès lors, ces monnaies retournèrent compléter les suites byzantines, ou plutôt elles prirent place parmi les monuments incertains de ces suites.

Il fallait prouver, pour réfuter l'objection élevée contre le système de Marchant, qu'un souverain de Trébisonde avait porté le nom de Manuel ; il fallait prouver, pour réfuter M. de Saulcy, que saint Eugène avait été en vénération particulière à Trébisonde.

Tel était l'état de la question, quand je fis à Paris l'acquisition d'une pièce de la même classe, portant la légende ΘΕΟΔΩΡΑ Η ΚΟΜΝΗΝΗ, au revers ordinaire de saint Eugène. Cette pièce venait de nouveau compliquer les données du problème. Quelle était cette Théodora Comnène, régnant seule, puisqu'elle frappait monnaie en son seul nom ? — Femme inconnue d'un Comnène byzantin, me disait-on : — solution que je ne pouvais adopter. Cette pièce fut donc placée par moi parmi les incertaines.

Quelque temps après, je lus les fragments sur l'Orient de M. le docteur Fallmereyer, qui revenait alors de Trébisonde. J'y vis que M. Fallmereyer avait écrit une histoire des empereurs de Trébisonde, qui m'était encore inconnue; que cette histoire était basée sur une chronique grecque, manuscrit découvert par lui, dans la bibliothèque de Venise, parmi les livres du cardinal Bessarion. J'y vis encore que, par d'autres fragments également retrouvés par lui dans le couvent de Saint-Denis sur le mont Athos, il était hors de doute que saint Eugène avait été à Trébisonde le saint par excellence, *il santo*. Je m'empressai de faire venir et de lire l'ouvrage de M. Fallmereyer; j'y trouvai, avec un plaisir qu'on comprendra, la suite non interrompue des empereurs de Trébisonde; et parmi ceux-ci, au lieu d'un Manuel, j'en rencontrai trois. La fille de l'un d'eux, Théodora, y était mentionnée, comme usurpatrice du trône pendant quelque temps, et je m'expliquai la grande ressemblance de ses pièces avec celles de son père.

Espérant pouvoir enfin classer ces monnaies, jusqu'alors incertaines, j'écrivis à M. Fallmereyer, qui, avec une complaisance qui caractérise les véritables savants, s'empressa de m'envoyer la chronique de Michel Panaretos, et tous les fragments qu'il avait copiés, toutes les inscriptions qu'il avait déchiffrées, en un mot, tout ce qui pouvait m'aider dans le travail que je projetais. Il joignit à cet envoi quatre pièces d'argent trouvées à Trébisonde même, pendant son séjour dans cette ville.

Que M. Fallmereyer me permette de lui exprimer ici ma profonde reconnaissance pour son gracieux procédé. Il est retourné, vient-on de me dire, en Orient, sa seconde patrie, sa patrie de prédilection; je ne sais combien de temps il y

restera; mais si mon livre avait le bonheur de lui parvenir avant son retour, je m'estimerais heureux qu'il y pût trouver l'expression de ma gratitude, et voir qu'il n'a pas obligé un ingrat.

Je me mis dès lors à rassembler le plus de pièces possible. Un voyage que je fis cette année me mit à même de visiter les cabinets de Vienne et de Berlin; partout je pris les empreintes des pièces qui s'offraient à moi. M. Rollin m'en procura de Paris; M. le docteur Bernard de Kôhne eut la complaisance de m'en envoyer d'autres tirées des divers cabinets de Saint-Pétersbourg; tous mes amis s'empressèrent de me seconder. Aussi, est-ce avec un vif plaisir que je leur en fais ici mes sincères remercîments. Grâce à eux, je me trouve en état de décrire plus de cent trente variétés de ces monuments, dont jusqu'à présent on ne connaissait qu'un très-petit nombre.

Parmi toutes ces empreintes, j'avais bien espéré rencontrer quelque nom qui me manquât encore, et fermer ainsi quelque lacune; mais c'est en vain que jusqu'à présent j'ai cherché les monnaies des Andronic, des Irène, des Anna Anachutlu, des Michel et des David. Je suis pourtant fermement convaincu qu'il doit en exister quelque part, qu'il y en a d'enfouies dans quelque cabinet, ou bien qu'un jour le sein de la terre s'ouvrira pour nous les restituer.

J'ai dit plus haut qu'il fallait prouver, pour réfuter l'objection élevée contre la classification de Marchant, qu'un souverain de Trébisonde avait porté le nom de Manuel. La chronique de Michel Panaretos nous en fait connaître trois, dont l'un, surnommé le Grand capitaine, régna vingt-cinq ans; le second, enfant de huit ans, ne régna que huit mois, et le

troisième régna vingt-sept ans. En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver que des pièces au nom de Manuel peuvent appartenir à la dynastie Trébisondaine.

Mais la preuve concluante que ces pièces doivent être attribuées à l'empire de Trébisonde, la preuve qui réfute victorieusement l'opinion de M. de Saulcy, c'est que l'effigie de saint Eugène, qui se trouve toujours sur le revers, est l'effigie du patron de Trébisonde.

Je ne sache pas que ce saint ait été en grande vénération à Constantinople, où je le crois même assez inconnu; tandis que lui, son église et son couvent jouent un grand rôle dans l'histoire de Trébisonde. Les destinées de cet empire se lient en grande partie aux légendes de ce saint du calendrier Colchidien.

Les fêtes de l'Église et leur célébration étaient, à l'époque où florissait l'empire Trébisondain, une des grandes occupations de la puissance temporelle. Non-seulement la haute hiérarchie ecclésiastique, mais encore les grands de l'état, même les empereurs, devaient, dans ces occasions solennelles, pleines d'un cérémonial fatigant, tenir des discours, dans lesquels il n'était pas rare d'immiscer une notion générale de l'histoire temporelle, et de donner un aperçu des événements les plus marquants.

Dans la petite bibliothèque du couvent de Saint-Denis sur le mont Athos (couvent fondé par Alexis III, empereur de Trébisonde), M. le docteur Fallmereyer trouva, reliés dans le même volume que la compilation de Michel Glycas, sous le n° 215, des dissertations et des fragments de discours tenus dans de pareilles occasions : les uns d'un ministre des finances de Trébisonde, nommé Lucites; les autres d'un

certain Skevophylax Lazarus, et d'un métropolitain nommé Joseph. Ces fragments nous racontent l'introduction du christianisme à Trébisonde, nous disent la biographie du valeureux saint Eugène, sa révolte contre le dogme païen, son procès devant le tribunal impérial, sa condamnation, puis ses miracles, etc., etc.

Saint Eugène était un Trébisondain de bonne famille; il vivait du temps de l'empereur Dioclétien, et de la réaction universelle de la vieille religion contre la nouvelle croyance évangélique.

Eugène était chrétien en secret avec quelques jeunes amis; il se signala par le premier acte d'insurrection contre la religion dominante, en renversant nuitamment la statue de Mitras sur la colline Mithrios (aujourd'hui Bos-Dépé, Colline Grise), et il paya son zèle de la vie.

Cependant, tout en étant vénéré de ses compatriotes, saint Eugène n'en resta pas moins, pendant des siècles, un simple saint de ville, sans crédit, sans aucun culte particulier. Ce ne fut qu'à la fondation du nouvel empire par les Comnène que saint Eugène monta au rang de patron et de protecteur de Trébisonde. Alexis Ier lui donna un temple magnifique, un couvent richement doté; on lui accorda des fêtes splendides, des prières publiques, des invocations.

C'était surtout à lui qu'on s'adressait quand l'empire était menacé par les sultans d'Iconium, ou quand les hordes des Turcomans inquiétaient les frontières de Trébisonde.

La vénération pour ce saint devint si grande, que presque toute la population masculine s'appelait Eugène. Dans un procès jugé à Constantinople, trois Trébisondains comparu-

rent comme témoins; ils s'appelaient tous les trois Eugène. — Msc. Athos, n° 215.

Dans tous les besoins publics et particuliers, saint Eugène était le patron universel, et même la littérature du temps des empereurs roulait principalement sur ses légendes.

La grande période de la splendeur et de la gloire de ce saint et de son église fut le règne d'Alexis III, 1350-1390. Cet empereur, commençant à régner dans des temps fort difficiles, chercha à réveiller l'ardeur religieuse, qu'il regardait comme l'ancre de salut de son empire croulant. Il fit rebâtir à neuf et avec beaucoup de magnificence l'église de Saint-Eugène, qui avait été incendiée pendant les guerres civiles qui précédèrent son avénement au trône, et cette église devint la seconde de la cour et de l'empire; pour gagner plus efficacement la protection du saint, Alexis s'y fit couronner lui et sa femme Théodora, née princesse Cantacuzène.

Le bon empereur croyait, par le secours de saint Eugène, pouvoir ressaisir les villes et les châteaux qu'il avait perdus, puisque c'était lui seul, pensait-il, qui avait autrefois détruit la grande armée Iconienne sous l'empereur Andronic Gidon.

La seule fête du saint, célébrée au mois de février, ne parut plus alors suffisante pour le glorifier convenablement. On créa une nouvelle fête pour le jour de sa naissance, et on la fixa, probablement par une révélation céleste, au 24 juin, dans la saison la plus belle, sous le ciel serein de Trébisonde. La cour, le clergé, les archontes, les nobles et le peuple se réunissaient sur la colline d'Eugène: la fête était splendide, durait une partie de la nuit, et se terminait par un banquet, le tout aux frais de l'empereur, qui faisait en outre des présents considé-

rables au clergé, et surtout au saint. Le métropolitain décrit une de ces fêtes qu'il nomme στάσις, et comme elle durait la nuit entière, πάννυχος στάσις, il y avait, dit-il à la fin de sa description, des jouissances pour l'esprit et le corps : « Ἑστίασιν πνευματικήν τε καὶ σωματικὴν πανδαισίαν. »

A en croire Lazarus, ce fut même à saint Eugène que l'empereur Alexis III dut de parvenir sain et sauf à Trébisonde pour y monter sur le trône. Il raconte qu'ayant été exilé de Trébisonde, sous le règne d'Irène la Palæologine, il vint à Constantinople, et que ce fut lui que l'empereur Jean Cantacuzène chargea plus tard de mener à Trébisonde le jeune Alexis, pour le faire monter sur le trône de ses pères. Mais comme on était alors vers la fin de l'automne, et que la mer était très-orageuse, il eut peur de s'aventurer sur les flots. Pendant la nuit, saint Eugène lui apparut et lui dit : Σκευο-
« φύλαξ! μὴ δείσῃς τὸν πλοῦν. ἐγὼ μετὰ σοῦ εἰμι. καὶ οὐ μή σε ἐνῶ πλεύσεις
« δέ ἡδέως. εἴ που σοι καί τι συναντήσει κλυδώνιον. ἄρξει δὲ τραπεζοῦντος
« Ἀλέξιος, ὁ τοῦ Ἀλεξίου ἔγγονος τοῦ μεγάλου Κομνηνοῦ. »

Garde-magasin (littéralement, espèce de chef du garde-meuble, ou de maréchal de cour), ne crains pas la traversée, je serai avec toi, et je ne t'abandonnerai pas ; la navigation sera heureuse malgré les flots agités, et Alexis (III), petit-fils du grand Comnène Alexis (II), montera sur le trône.

En voilà, je crois, assez pour prouver suffisamment que saint Eugène était le patron de Trébisonde.

Avant de passer à la classification et à la description des monnaies de Trébisonde, je crois qu'il est nécessaire de donner un aperçu de l'histoire de cet empire, tel qu'il a été possible de le rédiger à l'aide de la Chronique de Michel Panaretos, des fragments du Skevophylax Lazarus, de la rela-

tion du voyage de Clavijo en 1404, de divers auteurs génois et vénitiens, et surtout du livre de M. le docteur Fallmereyer.

Les pays riverains de la mer Noire, nommés aujourd'hui Mingrélie, Imérithi, Ghuria, Lascheti et Tarabousoun, connus des anciens sous le nom de Colchide, prirent plus tard celui de Lazia ou Lazica, nom qui commençait à devenir général dans les premiers temps de l'empire byzantin, et qui, dans le XIII[e] siècle, fit donner par les historiens de Constantinople aux empereurs de Trébisonde le nom de princes des Lazes : Ἄρχοντες τῶν Λαζῶν.

Ces pays soumis aux empereurs de Byzance ne payaient ni contributions ni tribut, à la seule charge d'empêcher les barbares des Mœotis et du Caucase de pénétrer dans l'Asie romaine. La Lazia était donc une marche limitrophe des Byzantins. Mais quand Justinien eut lésé les droits de ces milices de frontières, droits anciens et reconnus par des traités, elles résolurent de se donner un autre maître, et offrirent leurs services au roi de Perse, le Sassanide Chosrew. Voyant qu'ils n'avaient rien gagné à ce changement, et que leur pays, théâtre perpétuel de la guerre, était pillé par les amis et les ennemis, ils retournèrent à leurs anciens maîtres.

Déjà depuis des siècles le duché de Trébisonde était une arène de troubles et de discordes ; tantôt soumis, tantôt en révolte, selon qu'à Constantinople régnait un souverain fort ou un souverain faible. Vers la fin du XI[e] siècle, quand avec Alexis I[er] la famille des Comnène monta sur le trône,

le moment parut venu de briser pour toujours les liens de l'obéissance. Toute l'Anatolie, à l'exception de quelques pays riverains de l'Hellespont, devint, dans les premières années du règne de cet empereur, la proie des sultans turcs Seldjoukides. Une seule victoire remportée contre Romain Diogènes, par Alp-Arslan, sultan du Khorassan, à Melaskiert, dans les hautes plaines de l'Arménie, leur avait ouvert l'accès de l'empire d'Orient. Trébisonde seule, par sa forte position, arrêta les vainqueurs. Quelque temps après, vers 1089, Davith, un des plus puissants rois de Géorgie, monta sur le trône, chassa les ennemis de Tiflis et du pays environnant, et, attaquant aussi la riche Anatolie, il s'assujettit la contrée du Pont-Euxin jusqu'à Trébisonde.

Théodore Gabras y commandait alors pour l'empereur de Constantinople; il eut le bonheur de repousser les Géorgiens, comme il avait repoussé les Iconiens, et dès lors il regarda comme sa propriété la ville qu'il avait défendue contre deux puissances. La force des murs de Trébisonde, le courage guerrier des peuples montagnards d'alentour, la faiblesse de la cour impériale, et la valeur personnelle de Gabras, firent que ce personnage put se maintenir indépendant jusqu'à sa mort.

Son fils Grégoire, moins heureux, fut vaincu et fait prisonnier par Alexis, qui cependant le relâcha au bout d'un an, et lui rendit même le duché de Trébisonde en 1108.

Son petit-fils Constantin leva aussi l'étendard de la révolte, et se lia même avec les Turcs de la Cappadoce, pour repousser les attaques de l'empereur.

Il paraît pourtant que plus tard le pays reconnut de nouveau la prééminence de l'empire, car vers 1165 on trouve

un Nicéphore Paléologue, commandant à Trébisonde au nom de l'empereur. Ce fut lui qui facilita la réconciliation de l'empereur Manuel avec son parent Andronic Comnène, qui devint lui-même plus tard empereur de Constantinople, et qui fut le grand-père du premier empereur de Trébisonde.

Cet Andronic avait passé une partie du règne de Manuel, tantôt détenu, tantôt proscrit, errant chez les peuplades infidèles de l'Orient, jusqu'à ce que, vers 1167, il trouvât un asile chez un émir mahométan, non loin des frontières de Trébisonde. Manuel s'adressa à Nicéphore pour s'emparer de cet homme turbulent et aventureux ; il paraît que Nicéphore réussit dans cette entreprise, et qu'il employa son crédit à réconcilier les deux parents ; car Andronic ne fit aucune difficulté de se livrer à lui : il obtint un sauf-conduit, se rendit à Constantinople, et, après une conférence avec l'empereur, ce dernier lui assigna pour demeure la ville d'Œnæum sur la frontière de Trébisonde.

En 1181, Manuel Comnène mourut, après avoir régné trente-sept ans, et laissa l'empire à son fils Alexis, enfant de treize ans.

L'impératrice mère s'empara des rênes du gouvernement; mais elle devint le jouet des grands et des factions du palais, et son administration sans force lui valut bientôt le mécontentement général.

Andronic vivait alors tranquille à Œnæum ; mais il eut à peine appris qu'à la suite des fautes et des faiblesses du nouveau gouvernement, un parti parmi les grands l'appelait à Constantinople, qu'il partit à la hâte, sut se concilier en route quelques provinces mécontentes et quelques légions

du nord de l'Anatolie, et parut tout à coup dans le canal de la Propontide, à la tête des adversaires de la cour.

Une révolution du palais s'ensuivit; l'impératrice et quelques-uns des grands furent étranglés, et Andronic nommé empereur avec le jeune Alexis. Mais à peine un an s'était-il écoulé, que le jeune empereur éprouva, par ordre de son collègue, le même sort que sa mère.

Andronic était un homme de talent, fort et énergique, qui voulait le bien de l'empire en général, pas seulement celui de Constantinople en particulier, et qui, pour parvenir à ses fins, ne reculait devant aucun des moyens vigoureux qui font d'un souverain un tyran ou un grand homme, selon qu'il échoue ou qu'il réussit. Il connaissait la source du mal qui rongeait l'empire, et, comme un chirurgien habile mais inexorable, il voulut trancher dans le vif. Un arrêt du sénat, formulé dans le grand palais de Constantinople, déclara, en 1185, toute la grande noblesse de l'empire byzantin coupable de haute trahison, pour avoir appelé l'armée des Normands, et l'empereur la condamna à mort.

Déjà la majeure partie des grands était arrêtée et emprisonnée pour être exécutée dans le même jour, quand Isaac Angelos, un des condamnés, tua l'officier chargé de l'arrêter, et se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie, espérant trouver dans ce lieu saint un asile inviolable.

Le bruit de cette action se répandit par la ville, et le peuple vint en masse, curieux d'abord et inoffensif, pour voir ce qui en adviendrait. Andronic était absent. Isaac et ses amis implorèrent le peuple, qui commença par avoir pitié d'eux, et qui ne tarda pas à murmurer; comme aucun acte de vigueur ne fut employé pour réprimer ses premiers

excès, l'émeute se forma, s'alimenta, grandit, rapide, incandescente; les portes des prisons furent brisées, et quand enfin l'empereur revint, il était trop tard : l'empire était à Isaac.

Andronic fut obligé de fuir; mais il fut poursuivi, ramené à Constantinople, et Isaac le livra à la fureur du peuple, qui le mit à mort d'une manière épouvantable.

Isaac alors eût bien voulu réprimer l'insurrection; mais le peuple était lâché; il pilla les palais et même les églises, détruisit tout ce qui provenait des Comnène, tout ce qui leur avait appartenu, massacra tous leurs amis, tous ceux qui semblaient devoir leur être dévoués, même les savants qu'ils avaient protégés, et que dans son aveuglement il appelait μέλος σέσηπος, le membre gangrené. Plus de Comnène! Οὐκέτι θέλομεν ὑπὸ Κομνηνῶν βασιλεύεσθαι, criait la foule insensée.

Ce fut alors le tour d'Isaac d'imiter Andronic et de faire des listes de proscription.

Jean Comnène, second fils d'Andronic, qui était à l'armée de Macédoine, fut pris et aveuglé d'une manière si cruelle, qu'il en mourut bientôt dans des douleurs atroces. Manuel, l'aîné, qui avait toujours été contre les mesures exterminatrices de son père, préférant gouverner par la douceur, ne fut pas plus épargné.

C'en était fait pour toujours de la race des Comnènes sans l'énergique conduite et la présence d'esprit de la princesse Thamar, fille d'Andronic. Cette princesse courageuse sut, pendant les troubles de l'insurrection, rassembler les débris de la fortune paternelle, prendre avec elle une partie du trésor, surtout une grande quantité de pierres précieuses, et, s'entourant des partisans de sa maison, elle s'empara

des deux enfants du prince Manuel, Alexis et David, et, montant avec eux sur un des vaisseaux préparés pour aller combattre la flotte normande, elle s'enfuit en Colchide, aux dernières limites de l'empire byzantin, pour y chercher un asile contre la rage sanguinaire du nouvel empereur Isaac Angelos. Tous les serviteurs de l'ancienne cour, tous les amis des Comnènes qui purent échapper au massacre, tous ceux qui craignirent ou pour leur tête ou pour leurs biens, l'accompagnèrent ou la suivirent.

L'apparition de princes impériaux de Constantinople, avec de l'or, des serviteurs dévoués et de riches partisans, dans un temps où la puissance de la grande Thamar, reine de Géorgie, menaçait de les accabler, ne put qu'être fort agréable aux habitants de Trébisonde. Ils voyaient dans cet événement inattendu renaître l'espoir d'être délivrés du joug de cette Sémiramis du Caucase, et celui si souvent déçu de s'arracher à la prépondérance de Byzance.

On ne sait pas quel fut le sort du pays pendant les dix-huit ans qui suivirent la révolution de Constantinople et la fuite des Comnènes. Le jeune Alexis n'avait alors que trois ou quatre ans : où passa-t-il son enfance jusqu'au moment où il vint à Trébisonde ? L'histoire ne le dit pas.

Il paraît cependant qu'il vécut en Colchide, sur les bords du Phase, puisque c'est d'Ibérie qu'il vint en 1204 tenter la conquête de Trébisonde : c'est ce que dit expressément la chronique de Michel Panarétos : Ἦλθεν ὁ μέγας Κομνηνὸς, ὁ κύριος Ἀλέξιος, ἐξελθὼν μὲν ἐκ τῆς εὐδαίμονος Κωνσταντινουπόλεως, ἐκστρατεύσας δὲ ἐξ Ἰβηρίας σπουδῇ καὶ μόχθῳ τῆς πρὸς πατρὸς θείας αὐτοῦ Θαμάρ, καὶ παρέλαβε τὴν Τραπεζοῦντα μηνὶ ἀπριλλίῳ ινδ. ζʹ, ἔτει ςψιβʹ, ἐτῶν ὢν κβʹ. Le grand Comnène, Kyr Alexis, après sa sortie de l'heureuse

Constantinople, vint de l'Ibérie avec une armée réunie à l'aide de sa tante paternelle Thamar, et fit la conquête de Trébisonde au mois d'avril, indiction 7, de l'an 6712, dans la vingt-deuxième année de sa vie. (6712 = 1204. On sait que pour avoir l'année de Jésus-Christ il suffit de soustraire 5508 du chiffre grec.)

Si la chronique ne disait pas aussi positivement que cette Thamar avec l'aide de laquelle Alexis leva une armée pour conquérir Trébisonde était la sœur de son père, τῆς πρὸς πατρὸς θείας αὐτοῦ, de sa tante du côté de son père, donc fille d'un prince byzantin, on serait tenté de croire que toute l'expédition était ibérienne (géorgienne).

D'où proviennent ces noms de Thamar et de David qu'on trouve principalement dans la maison royale de Tiflis, insolites à Constantinople, où le premier ne parut jamais, l'autre une seule fois? Andronic, qui, avant de monter sur le trône, avait passé une partie de sa vie aventureuse en voyages dans les cours d'Iconium, de Haleb, de Bagdad et de Tiflis, s'était marié plusieurs fois. Ces noms ne nous engagent-ils pas à croire que sa première femme avait été une princesse ibérienne? Alors tout s'expliquerait. Maintenant, le seul fait avéré, c'est qu'Alexis, le premier grand Comnène, partit d'Ibérie pour faire la conquête de l'Anatolie. Nicétas, l'auteur contemporain qui nous fournit le plus de faits relatifs à l'époque dont nous nous occupons, après avoir raconté la révolution de Constantinople et l'aveuglement de Michel en 1185, ne nous dit rien du sort de ses deux fils.

En général, les noms de Colchide, de Lazia, de Trébisonde et d'Alexis Comnène disparaissent entièrement pendant l'espace de dix-huit ans. Les historiens n'en reparlent qu'a-

près la chute des Angelos et la prise de Constantinople par les Croisés, et d'Alexis seulement comme d'un prince qui avait pris injustement le nom de βασιλεύς dans les pays de Sinope, d'Œnæum et de Trébisonde. De là vient que les auteurs modernes ont cru pouvoir affirmer qu'Alexis avait été, lors de la révolution de 1204, gouverneur impérial à Trébisonde, avec le titre de duc.

Sans relever ici que le petit-fils d'Andronic eût été bien jeune avant cette époque pour obtenir un pareil emploi, comment est-il possible de croire qu'Isaac Angelos et les Ochlocrates de Constantinople eussent exterminé toute la famille des Comnènes, à l'exception de deux membres, et que c'eût été à l'un d'eux, à l'héritier naturel et légitime des princes détrônés, qu'ils eussent été confier le gouvernement d'une province, dont l'éloignement même, les fortifications naturelles et l'esprit turbulent devaient lui donner les moyens de se rendre indépendant de celui qui lui avait volé la couronne de ses pères?

Alexis donc, jeune prince de vingt-deux ans, héritier du nom, de la gloire et de la grandeur des Comnènes, aidé d'une fière et riche émigration, voulut relever en Asie le trône paternel perdu en Europe, dans le même temps que les armées des princes croisés renversaient celui de Constantin.

A la tête des forces qu'il avait réunies sur le Phase, il entra dans le pays des Trébisondains. La capitale Trébisonde, Tripolis, Kérasus, Mésochaldion, Iasonis, et tous les châteaux forts des montagnes, et toutes les villes sur le rivage, jusqu'à Amysus, jusqu'aux riches plaines de Side et de Thémiskyre, se donnèrent au nouveau maître; toutes les rives de l'Euxin, jusqu'au delà d'Héraclée, le reconnurent, et, de

concert avec son frère David, Alexis occupa le territoire de Sinope, depuis la rivière Halys jusqu'au promontoire Carambis.

De là, David pénétra, avec une partie de l'armée, en Paphlagonie, et toute la province se soumit au nouveau seigneur de l'Anatolie; de nombreux bataillons d'auxiliaires paphlagoniens se rangèrent sous les drapeaux des Comnènes; et David conquit, avec une fortune toujours croissante, Amastris, Tios, Héraclée; ses conquêtes s'étendirent même au delà du Sangaris, jusque vers Nicomédie sur le Propontis. Partout il s'annonça aux habitants comme le précurseur de son frère Alexis, empereur de toute l'Anatolie, qui viendrait bientôt en personne pour punir et détrôner les tyrans, et reculer les limites du nouvel empire jusqu'au Bosphore et l'Hellespont.

Tous ces peuples, qui jadis avaient formé le grand royaume de Pont, n'avaient, comme nous l'avons déjà remarqué, porté qu'à regret le joug de Byzance; maintenant le moment était venu de relever le trône de Mithridate, et chacun s'empressa d'y apporter son aide; et Alexis Comnène, fils aîné de Manuel, petit-fils d'Andronic, fut dès lors regardé par tous les habitants des provinces de la Colchide comme un souverain indépendant de Byzance, comme empereur, comme βασιλεύς; et il mit le siége de son nouvel empire dans la forte Trébisonde, l'ancienne Trapézus, sur la mer Noire. Cela se passait en 1204, alors que Baudouin de Flandre commençait à régner sur les débris fumants de Constantinople, que George le Splendide, fils de Thamar, commandait au Caucase, Ghiass-eddyn-Kei-Chosrew, fils de Kilidj-Arslan, à Iconium, et Théodore Lascaris à Nicée.

Mais il ne faut pas croire que ces voisins virent naître l'empire des Comnènes sans s'inquiéter, et sans chercher à entraver son développement : bien au contraire, de toute part il se forma des ligues contre le nouveau conquérant.

Les princes turcs Seldjoukides, qui, environ un siècle avant l'émigration des Comnènes, avaient fondé l'empire des sultans d'Iconium dans le pays de Roum (comme il s'appelait alors), étaient les seigneurs les plus puissants de l'Anatolie, quoique cette puissance eût commencé à décliner depuis que Kilidj-Arslan III, après avoir régné glorieusement pendant trente-sept ans, avait partagé ses États entre ses dix fils; ce qui avait produit des guerres intestines, qui ne cessèrent que lorsque l'un d'eux, Ghiass-eddyn-Kei-Chosrew, fut parvenu à régner seul. Ces Turcs ne pouvaient voir tranquillement s'élever un nouvel et puissant empire, qui menaçait de leur fermer pour toujours les portes de la mer Noire, où ils ne possédaient déjà plus, par suite des conquêtes de David, qu'Amysus et quelques villes environnantes. Amysus, ville maritime, était un composé de deux villes ou places fortes très-rapprochées l'une de l'autre; mais ces deux villes avaient deux maîtres. L'une, l'ancienne Amysus, était gouvernée par Sabbas, un Grec qui s'était rendu indépendant; l'autre, la nouvelle ville, nommée par les Turcs Samsoun, appartenait aux sultans d'Iconium. Sabbas fit un traité avec eux pour se défendre des attaques des Comnènes.

Dans le même temps, tous les émirs, depuis l'Euphrate jusqu'à Ancyra en Galatie, se lièrent entre eux, craignant qu'après avoir soumis les contrées chrétiennes-byzantines de l'Anatolie, Alexis, ce nouvel empereur de l'Orient, ne voulût aussi les chasser des belles plaines qu'ils possédaient, et

renouveler ainsi les projets de ses pères, les Comnènes de Byzance.

Théodore Lascaris, le beau-fils d'Alexis Angelos, s'était retiré à Nicée, après la prise de Constantinople. Homme de talent et d'énergie, il était parvenu à s'y former un empire, et à vaincre ses adversaires. Mais le plus puissant, le plus dangereux de ces adversaires, tant à cause de la force de son armée et de la grandeur des pays conquis, que par les prétentions qu'il pouvait avoir comme héritier des Comnène, chéris en Anatolie, c'était Alexis. Aussi Théodore s'empressa-t-il de conclure une alliance avec Ghiass-eddyn-Kei-Chosrew, l'engageant à attaquer Alexis, tandis que lui se chargerait d'arrêter la marche victorieuse de David.

David, général de son frère, paraît avoir parfaitement compris sa position. Il voyait qu'il fallait agir avec promptitude et vigueur. Aussi appelait-il son frère au camp d'Héraclée, sachant que sa présence à la tête d'une armée bien disciplinée fascinerait les peuples, et lui soumettrait, sans grandes difficultés, la Bithynie, la Phrygie, autour du Sangaris et de l'Olympe, et les rives ioniennes. Mais Alexis restait à Trébisonde, et ne se hâtait pas de se rendre à l'invitation de son frère; car sa présence n'était pas moins nécessaire à Trébisonde. Il lui fallait surveiller les mouvements des peuples du Caucase, qui avaient alors levé des troupes nombreuses, et ravageaient l'Arménie, le territoire d'Erzeroum, et jusqu'aux frontières de Trébisonde. Toujours le plan favori des souverains de la Géorgie avait été de chasser les Grecs des rives du Pont-Euxin. Leur successeur pouvait-il sans crainte voir s'y former un nouvel empire?

La position de David, déjà si difficile, le devint bien davan-

tage, quand, vers la fin de l'automne de 1204, Henri de Flandre passa l'Hellespont et parvint en vainqueur jusqu'à Prusa, pendant que Baudouin se disposait à passer le Bosphore et à aller attaquer Nicomédie. David resta à Héraclée. Mais quand, au printemps suivant une révolte en Thrace rappela Henri hors de l'Asie, il espéra pouvoir conquérir le pays entre la mer Noire et la Propontide; et il envoya à cet effet un jeune général nommé Synademus pour s'emparer des défilés bithyniens, et même, s'il était possible, pour s'avancer jusqu'à Nicomédie.

Synademus n'était pas encore sorti des bois, et s'apprêtait à descendre dans les plaines de Nicomédie, quand, attaqué à l'improviste par l'armée de Théodore Lascaris, qui avait profité de la retraite de Henri de Flandre pour augmenter ses troupes et se faire reconnaître par plusieurs villes, son corps d'armée fut entièrement détruit, et lui-même fait prisonnier. Cette défaite arrêta tout à coup les conquêtes de David, et augmenta considérablement la puissance de Lascaris, que dès lors les principales villes des rives ioniennes reconnurent pour leur maître.

L'impossibilité dans laquelle se trouvaient les Trébisondains de vaincre la première résistance sérieuse qui s'opposait à l'accroissement du nouvel empire, prouve bien que, parmi ces peuples, il n'y avait plus trace de cet esprit guerrier et de cette vaillance qui les avaient jadis animés, quand leur grand capitaine et roi disputait à Rome l'empire du monde. Ils ne voulaient plus faire de conquêtes, ils voulaient jouir en paix de leur bien-être acquis par la fertilité des terres, ou par les ressources du commerce. L'Ibérien sur le Phase voulait un protecteur contre les attaques des Géorgiens,

et les habitants de Trébisonde et de Sinope voulaient que leurs richesses fussent assurées contre les déprédations de la cour faible et licencieuse de Constantinople, et garanties des brigandages des Iconiens et du pillage des Turcomans.

David était affaibli par la défaite de Synademus, les Francs de Constantinople l'étaient par la révolte de la Thrace; et Théodore Lascaris en profitait pour renforcer sa petite armée et affermir sa puissance. David chercha à se rapprocher de Henri de Flandre, qui régnait alors, et il fit une alliance avec lui contre l'ennemi commun. Mais Lascaris n'attendit pas leur attaque combinée, il passa le Sangaris et s'empara de Plusias ou Prusias. David, trop faible pour se défendre, eût sans doute dès lors perdu Héraclée et toute la Paphlagonie, si un mouvement des Francs n'eût fait craindre à Théodore d'être attaqué par derrière, et de se trouver ainsi entre deux feux. Il fut donc obligé de reculer; les Francs, contents de leur démonstration, en firent autant.

David alors s'avança, soutenu par un petit corps de Francs, et punit sévèrement les habitants de Plusias, qui s'étaient rendus sans combattre à Lascaris. Mais, comme l'année précédente la défaite de Synademus, de même cette fois l'indiscipline des Francs causa sa ruine. Lors de sa retraite après la punition de Plusias, les Francs ne le suivirent pas; et croyant probablement n'avoir pas assez donné de preuves de leur courage, ils voulurent ravager l'intérieur de la Bithynie et s'avancer jusqu'à Nicée; pour y arriver, il fallait traverser de dangereux défilés, où la cavalerie ne pouvait agir. Là ils furent attaqués par un des généraux de Théodore, et détruits jusqu'au dernier homme. Cette défaite eut lieu en 1206, pendant que le roi des Bulgares assiégeait Adrianople, et empê-

chait ainsi l'empereur Henri de faire vigoureusement la guerre en Asie.

Cependant Alexis était plus empêché que jamais de venir à l'aide de son frère; les attaques des peuples du Caucase se multipliaient de jour en jour, et exigeaient sa présence pour les repousser. Cette calamité dura jusqu'à ce que la grande invasion des Mongols vint forcer les Géorgiens à cesser leurs attaques pour défendre leurs propres foyers.

Aussi quand, après 1210, Théodore Lascaris eut fait la paix avec Constantinople, réunit-il toutes ses forces contre David, et lui enleva-t-il successivement Héraclée, Amestris, Tios, et toute la Paphlagonie. Il ne restait plus à l'empereur de Trébisonde, de toutes ses conquêtes au delà du Halys, que la belle principauté de Sinope. Mais ce fertile pays lui fut peu après (1214) enlevé par le sultan d'Iconium. Il paraît que ce fut vers ce temps que David mourut sans laisser de postérité.

Par cette conquête, Iconium s'était posé comme un mur de séparation entre les États des grands Comnènes et ceux des Lascaris; et Trébisonde, séparée de Nicée et de Constantinople, fut réduite à la politique des États de Géorgie et d'Iconium. De là peut-être le silence profond des auteurs contemporains, depuis les événements de Paphlagonie, et pendant un grand nombre d'années.

Alexis survécut encore huit ans à la catastrophe de Sinope. Après un règne agité de dix-huit ans, pendant lequel il avait vu grandir et décliner son empire, il mourut la même année que Théodore Lascaris, âgé de quarante ans, dans le palais impérial de Trébisonde. « Καὶ βασιλεύσας ὀκτωκαίδεκα, ἐκοιμήθη « φεβρουαρίου α', σά τῆς ὀρθοδοξίας, ἔτους ϛψλ', ἐτῶν γινόμενος τεσσα-

« ράκοντα. Il régna dix-huit ans, et mourut le 1[er] février, le « premier jour de la fête de l'orthodoxie, l'an 6730 (1222), âgé « de quarante ans », dit la chronique de Michel Panarétos.

C'est peut-être ici la place de parler du titre de βασιλεὺς, refusé par les historiens aux premiers Comnènes. Dans un chapitre à part, M. Fallmereyer, avec beaucoup de sagacité, prouve jusqu'à l'évidence, par des citations tirées des auteurs orientaux, et par d'autres preuves tirées de la saine critique, que, dès son arrivée à Trébisonde, Alexis avait dû prendre, et prit en effet, le titre de βασιλεύς. Sans entrer dans tous ses raisonnements et dans le détail de ses citations, je me contenterai de demander comment on peut sérieusement prétendre que pendant la grande détresse politique des deux Angelos, quand les usurpateurs surgissaient de tous côtés, Alexis, le seul héritier des légitimes Comnène, eût gouverné les Trébisondains, impatients du joug de Byzance, au nom des faibles Angelos, des meurtriers de ses pères; et comment il se fût contenté du titre subalterne de duc de Trapézus, alors qu'Isaac Comnène, son parent, en Chypre, et un autre Alexis, sans terre, mais protégé par les Latins, prenaient la pourpre et le titre de βασιλεύς.

Il est encore plus difficile de comprendre qu'après la prise de Constantinople par les Francs, quand Alexis régnait effectivement sur Trébisonde et sur les pays depuis le Caucase jusqu'au Sangaris, il se soit encore contenté du titre de duc, et se soit ainsi reconnu le vassal des barbares étrangers qui usurpaient le trône de Constantinople.

Que les historiens des Angelos et des Paléologue ne l'appellent pas βασιλεὺς, cela ne peut étonner; à leurs yeux c'eût été un crime de lèse-majesté.

En général, les Grecs de Constantinople, fiers jusqu'à l'insolence de leur ville qu'ils regardaient comme la capitale du monde, qu'ils appelaient la reine des villes : « τῇ βασιλευούσῃ τῶν πόλεων », attachaient à la possession de Constantinople le titre de βασιλεύς ; aussi ne le refusèrent-ils pas à Baudouin et à ses successeurs. Seulement, après la catastrophe de 1204, les Grecs de Nicée cherchèrent à propager le nouveau principe, que le titre βασιλεὺς n'était pas attaché à la possession de Constantinople, mais qu'il appartenait à celui qui était reconnu pour tel par la majeure partie des Grecs : droit que les empereurs de Trébisonde pouvaient aussi bien revendiquer que ceux de Nicée. Mais l'idée primitive avait pris de si fortes racines dans l'esprit du peuple grec, que Laodicus, qui, en parlant du puissant Amurat, ne l'appelle jamais que Ἄμηρας, émir, donne, aussitôt après la prise de Constantinople, à son successeur Mahomet le titre de βασιλεὺς μέγας.

Du reste, la chronique de Michel Panarétos ne laisse aucun doute à cet égard ; elle est intitulée : « Περὶ τῶν τῆς Τραπεζοῦντος βασιλέων, τῶν μεγάλων Κομνηνῶν, ὅπως καὶ πότε καὶ πόσον ἕκαστος ἐβασίλευσεν. » Des grands Comnènes et empereurs de Trébisonde : comment, quand, et combien de temps chacun a régné ; et dit en parlant d'Alexis Ier : βασιλεύσας ὀκτωκαίδεκα ἔτη. La seule différence est qu'Alexis s'intitulait βασιλεὺς πάσης Ἀνατολῆς, et les empereurs de Byzance βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων.

Quatre nouvelles dynasties venaient de s'élever sur les ruines du grand empire byzantin : Baudouin de Flandre à Constantinople, Alexis Comnène à Trébisonde, Théodore Lascaris à Nicée, et Michel Angelos en Épire et en Thessalie. Toutes quatre revendiquaient le titre de βασιλεὺς, et aucun

probablement ne l'accordait aux autres. Les chroniqueurs de Baudouin disaient de Lascaris, *Theodorus Lascaris, qui pro imperatore se gessit;* d'Alexis, *Dominus Trapezuntis;* et Michel, le despote d'Épire, disait à Michel Paléologue de Nicée, qu'il n'avait pas le droit de revendiquer les provinces européennes du despotat, puisque, n'étant pas en possession de Constantinople, il n'était pas βασιλεὺς Ῥωμαίων.

Quant au titre de Μέγας Κομνηνός, qui a fait donner à Alexis Ier le surnom d'Alexis le Grand, *Alexius Comnenius cognomento Magnus,* c'est encore une erreur; Μέγας ne se rapporte pas à Alexis, mais à Comnène, et veut encore moins dire grand de taille, comme le prétend un célèbre auteur moderne. Les Grecs se seraient servis du mot Μακρός. Mégas (grand) était simplement un titre à la manière orientale, tel qu'on en portait alors, où l'on eut un grand Khan à Karakoroum, un grand sultan à Iconium, un grand roi en Perse et à Stamboul, un grand wlach à Achrida, un grand duc à Lemnos, etc., etc., etc.

A la mort d'Alexis, l'histoire se taisait; les historiens byzantins n'avaient plus rien dit, et déjà le premier successeur d'Alexis était inconnu. La chronique de Michel Panarétos, pauvre de détails, avait cependant en partie comblé cette lacune; elle nous avait appris le nom d'Andronic, la durée de son règne et l'année de sa mort; elle parlait même d'une guerre qu'il avait soutenue victorieusement contre le sultan d'Iconium : ce n'était pas beaucoup plus qu'une simple nomenclature. Mais M. Fallmereyer, après avoir parcouru tout l'ancien pays de Trébisonde, dans l'espoir de trouver quelque monument, quelque inscription, ou quelque manuscrit relatif à l'histoire de cet empire, finit, ainsi que je

l'ai déjà dit, par déterrer dans un des couvents du mont Athos, à Saint-Denis, couvent fondé par Alexis III de Trébisonde, une collection de discours tenus en l'honneur de saint Eugène, patron de la ville et de l'empire. Dans ce recueil il trouva une dissertation d'un certain argentier ou garde-magasin impérial, σκευοφύλαξ, nommé Lazarus, sur les miracles de saint Eugène, dans laquelle cette guerre contre Iconium, ses causes et ses effets, sont relatés en détail.

Andronic Comnène Ier, beau-fils d'Alexis Ier, surnommé Gidon, monta donc sur le trône en 1222. Ἔτους ςψλ' ἐβασίλευσεν ὁ ἐπὶ τῇ θυγατρὶ γαμβρὸς αὐτοῦ κύριος Ἀνδρόνικος Γίδων, ὁ Κομνηνός.

Dans la seconde année de son règne, Andronic et le sultan d'Iconium Ala-eddyn, conclurent une paix éternelle, promettant mutuellement de ne jamais se faire la guerre, mais de maintenir leurs États en paix, et surtout de ne jamais molester les habitants des villes frontières. Mais, par la faute du commandant de Sinope, Haython (le Reïshétun, ῥαΐση τοῦ ἐτούμη, sic!), les traités furent bientôt rompus.

Un navire chargé des deniers de l'État, ayant à son bord l'archonte receveur et plusieurs autres archontes de Cherson, qui apportaient à l'empereur Andronic Gidon l'impôt annuel de Cherson et de la Gothie, fut jeté par une tempête sur la côte de Sinope, où le Reïs Haython s'empara du navire et de l'argent, fit prisonniers les archontes et les marins, et, non content de cela, envoya des vaisseaux piller la contrée de Cherson.

Andronic, à la nouvelle de cet outrage, envoya sa flotte en demander raison : la flotte débarqua à Carousa, ravagea la contrée jusqu'à Sinope, prit les vaisseaux dans le port, et tua ou enleva une partie de la population. Le Reïs alors

entra en négociation; il rendit l'argent, le navire, les archontes et autres prisonniers, ainsi que le butin fait à Cherson; la flotte de Trébisonde, après lui avoir, en échange, rendu seulement les prisonniers qu'elle avait faits, s'en retourna en emportant son butin.

Quand le sultan eut connaissance de cette affaire, loin d'en être satisfait, il rassembla les troupes et entra dans l'empire de Trébisonde. Andronic alors réunit à la hâte son armée, et s'avança à la rencontre de ses agresseurs. Lazarus donne ici une description détaillée des différents combats qui s'ensuivirent, et du siége de Trébisonde, qui, par le secours de saint Eugène, dont le temple hors de la ville avait été profané par le sultan, qui y avait passé la nuit avec son harem : « Ἔσω δὲ γυναῖ (sic) ἄττα ἄσεμνα ἐκβακχευόμενα, dit naïvement le grec, eut pour résultat la ruine totale de l'armée d'Iconium, et même la captivité du sultan. Par sultan, il faut entendre ici un des membres de la famille du sultan régnant.

Mais Andronic, en vainqueur magnanime, en bon politique, lui rendit la liberté, et conclut avec lui un nouveau traité, dans lequel il fut expressément dit que, dorénavant, les Trébisondains n'auraient plus à donner au sultan, comme jusqu'alors, ni contingent militaire, ni tribut, ni présents. « Ὥστε μήτε στρατιωτικὴν θεραπείαν ἔτι διδόναι τοὺς Τραπεζουντίους τῇ « σουλτανικῇ ἐξουσίᾳ καθὰ καὶ τὸ πρότερον, ἀνδρῶν πολεμιστῶν στελλομένων « ἐκεῖσε, μήτε χρηματισμούς τινας, μήτε μὲν δῶρα. »

Ce récit est très-curieux sous plus d'un rapport; il nous apprend d'abord qu'une grande portion de la Crimée faisait alors partie de l'empire de Trébisonde, et qu'ainsi le titre pompeux que se donnaient les grands Comnènes, Πιστὸς βασι-

λεὺς καὶ Αὐτοκράτωρ πάσης Ἀνατολῆς, Ἰβήρων καὶ Περατείας, ὁ Μέγας Κομνηνός, le croyant empereur et autocrate de toute l'Anatolie, de l'Ibérie et des rives d'outremer, le grand Comnène, n'était pas du moins alors tout à fait une fiction. Par les articles du nouveau traité, nous voyons que, probablement depuis la perte de Sinope, l'empire de Trébisonde était plus ou moins sous la dépendance des sultans d'Iconium, puisqu'il devait leur fournir un contingent, et même leur payer un tribut.

Cette paix néanmoins ne fut pas non plus de longue durée: les maîtres de Trébisonde et d'Iconium étaient des ennemis naturels; tous deux s'appelaient seigneurs de toute l'Anatolie, et prétendaient à la souveraineté de tous les pays de l'Asie entre l'Hellespont et le Tigre. Si les empereurs de Trébisonde avaient été animés de l'esprit héroïque d'un Théodore Lascaris ou d'un Jean Vatatzès, avec leurs forces et les richesses accumulées dans leur palais, nul doute qu'ils n'eussent pu fonder un très-puissant empire et conquérir la prépondérance sur leurs voisins; mais ils laissèrent au sultan d'Iconium, Ghiass-Eddyn, le temps d'organiser les affaires embrouillées de son pays, de limiter la puissance de ses grands vassaux et de rétablir la discipline dans son armée, de telle sorte que Ala-eddyn Kaikobad put continuer la réforme et tellement affermir sa puissance, que, pendant son règne de dix-neuf ans, il sut s'environner d'une gloire qui obscurcit tous les États d'alentour, si bien que l'indépendance politique de Trébisonde fut elle-même en danger.

Il ne faut pas s'étonner du silence qu'observent les historiens contemporains sur Trébisonde. Un météore étranger appelait leur attention: Djinghis-Khan venait de paraître

et des nomades Mongols avait fait les plus terribles conquérants. Comme une avalanche à laquelle rien ne peut résister, il s'était d'abord jeté sur le royaume de Charism, où régnait Mohammed Charism-Schah. Cet empire fut détruit, et Mohammed alla mourir sur un îlot inconnu de la mer Caspienne. Ceci se passait entre 1214 et 1221. Djelal-eddyn, fils de Mohammed, rassembla les débris des armées de son père; toutes les populations d'Asie, chassées de leurs foyers, se réunirent à lui, et il recommença une guerre d'extermination contre les Mongols. Djelal-eddyn fut le plus fameux aventurier de ces temps. Vaincu sur l'Indus, il sut se créer une autre armée et conquérir tous les pays entre la mer Caspienne et le golfe Persique; il attaqua les peuples du Caucase, et força leur reine Rousoudan à se réfugier sur les montagnes de la Colchide. La mort du khan des Mongols, en 1227, aurait pu lui donner le temps et le repos nécessaires pour consolider sa puissance; mais son inquiète turbulence ne pouvait le laisser jouir du repos. Il attaqua tous les États depuis les frontières sud de Trébisonde, jusque dans l'intérieur de l'ancienne Mésopotamie, où commandait Aschraf, frère du sultan d'Égypte Kamel. Pour mettre un frein à la fougue impétueuse et à la morgue insolente de cet homme qui osait s'appeler Schah Djihan, le roi de la terre, Ala-eddyn-Kaikobad s'allia avec ce même Aschraf, surnommé Armenschah. Djelal-eddyn, de son côté, sut mettre dans ses intérêts plusieurs princes ibériens, l'empereur de Trébisonde, et même le propre frère d'Aschraf, seigneur de Damas. Les deux armées se rencontrèrent à Chalat, et là, dans une bataille acharnée de deux jours et deux nuits, les Charismiens furent entièrement détruits : beaucoup de leurs chefs qui purent échap-

per au carnage, se réfugièrent en Ibérie et à Trébisonde.

Il paraît qu'Ala-eddyn parvint plus tard à punir l'empereur de l'aide, peut-être forcée, qu'il avait donnée à son ennemi; car on trouve bientôt que Trébisonde fournissait derechef un contingent à l'armée d'Iconium. Vincent de Beauvais dit expressément : *Item Dominus de Trapesondes* 200 *ei lanceas dabat.* Une triste conséquence de cette dépendance fut la perte de la suzeraineté des provinces de la Colchide sur le Phase; elles se séparèrent de Trébisonde et se donnèrent à David, fils de la reine Rousoudan.

Andronic I[er] Gidon régna treize ans, et mourut en 1235; c'est de lui que parle Rubruquis quand il dit, dans son *Voyage en Tartarie :* « *Postea versus meridiem est Trapesunda, quæ habet proprium dominum nomine Guido, qui est de genere imperatorum Constantinopolitanorum.* »

Andronic laissa sa couronne au frère de sa femme, fils aîné d'Alexis I[er], Kyr Joannes I[er] Comnène, surnommé Axuchos, Ἀξούχος.

De ce Jean, la chronique ne nous apprend rien que l'année de son avénement et celle de sa mort, arrivée en 1238, des suites d'une chute de cheval au jeu de paume. « Λέγεται δὲ, ὅτι « ἐν τῷ τζυκανιστηρίῳ παίζων ἐκρημνίσθη, καὶ σπαρθεὶς ἀπέθανε. » M. Étienne Quatremère a réuni d'intéressantes notes sur ce τζυκάνιον, jeu fort à la mode à la cour byzantine.

A Jean I[er] devait succéder Johannicus, son fils; mais on lui coupa les cheveux, on le mit dans un couvent, et son oncle Kyr-Manuel I[er], surnommé le grand capitaine, στρατηγικώτατος, monta sur le trône en cette même année 1238.

En 1237, Ala-eddyn était mort, et son fils et successeur Ghiass-eddyn II n'hérita pas de son génie : aussi les Mongols

profitèrent-ils de sa faiblesse pour renouveler leurs attaques. De Césarée, où il résidait alors, le sultan convoqua ses vassaux, ses tributaires et ses alliés; mais il ne trouva plus le même empressement que son père; peu répondirent à son appel. Abandonné donc de la plupart de ses alliés, mal soutenu par ses sujets, le sultan s'avança à la rencontre des Mongols, et fut honteusement vaincu à Kousadac, vers 1244. Les Mongols ravagèrent le pays et détruisirent entièrement Césarée.

Le sultan vaincu, après avoir été implorer inutilement les secours de Vatatzès, empereur de Nicée, envoya des ambassadeurs au grand Khan des Mongols, Octaï, à Karakoroum, pour traiter de la paix, qui lui fut accordée sous condition de payer un tribut annuel, en or, en chevaux et en esclaves.

Dès lors la puissance des Seldjoukides fut annulée et cessa d'avoir une forte influence sur les grands Comnènes.

On ne sait si à cette époque Manuel avait encore répondu à l'appel du sultan, et si son contingent se trouvait à la bataille de Kousadac.

Cette bataille avait rompu les liens entre Trébisonde et Iconium, et Manuel, trop faible pour se défendre victorieusement contre d'aussi puissants adversaires que les Mongols, trop fort, surtout par sa marine, pour en être inquiété tout à fait impunément, fit alliance avec eux, et sut, par sa prudence et par son courage, procurer à son empire une paix dont il n'avait pas joui depuis sa formation, et une tranquillité dont ne jouissait aucun des pays environnants.

A Trébisonde on ne vit pas de Barvanah commander à la place de l'empereur et lever les impôts; et à la cour du grand Khan, à Karakoroum, on ne vit point de princes de la maison

des grands Comnènes, comme devaient en envoyer les rois David de Géorgie, Haython d'Arménie, et Rokn-eddin de Roum ou Iconium : du moins dans les longues listes des princes et ambassadeurs qui figuraient à la cour du grand Khan, on ne trouve pas le nom de Trébisonde.

Trébisonde était donc l'alliée des Mongols; mais les petits alliés des grands États sont toujours plus ou moins sous leur dépendance, et c'est dans ce sens qu'il faut comprendre Rubruquis, quand, à l'endroit déjà cité, il ajoute, en parlant de Trébisonde : « *Quæ obedit Tartaris.* »

Manuel Ier eut trois femmes : une princesse ibérienne nommée Rousoudan ; Anna, surnommée Xylaloë, et Irène Syricæna, toutes deux, à ce qu'il paraît, filles d'archontes trébisondains.

C'est aussi lui qui, vers 1253, envoya des ambassadeurs chargés de riches présents au roi de France saint Louis à Sidon, pour lui demander une de ses filles en mariage. Il faut laisser parler Joinville : « Tandis que le Roy fermoit « Sayette, vindrent à li les messages à un grant seigneur de la « parfonde Grêce, lequel se fesoit appeler le grant Comnénie « et sire de Trafentesi. (Une autre édition dit Traffesontes). « Au Roy apportèrent divers joyaux à présent ; entre les « autres li apportèrent ars de cor dont les coches entroient « à vis dedans les ars, et quant on les laschoit hors, si trou- « voit l'en que il étoient dehors moult bien tranchant et « moult bien faiz. Au roi requistrent que il li envoiast une « pucelle de son palais, et il la prendroit à femme. Et le Roy « répondi que il n'en avoit nulles amenées d'outre mer ; et « leur loa que il alassent en Constantinople à l'empereur qui « estoit cousin li Roy, et li requeissent que il leur baillast

« une femme pour leur seigneur, tele qui fuest du lignage le « Roy et du sien. Et ce fist il pour ce que l'empereur eust « alliance à son grant riche homme, contre Vatache, qui « lors étoit empereur des Griex. »

L'histoire des empereurs francs de Constantinople ne parle ni d'une ambassade de Trébisonde à la cour de Baudouin, ni d'une demande en mariage ; il est donc à présumer que le conseil du saint roi n'eut pas l'approbation de Trébisonde. En effet, Manuel, loin de vouloir s'allier à un empereur plus faible que lui, voulait augmenter sa force en s'alliant à un roi dont tout l'Orient chrétien espérait qu'il allait fonder un puissant empire sur les côtes de Syrie.

Manuel régna habilement et pieusement « Βασιλεύσας δὲ καλῶς καὶ θεαρέστως » pendant vingt-cinq ans, et mourut au mois de mars 1263, dit la chronique, qui ne nous apprend pas pourquoi il fut surnommé le Grand Capitaine.

Avant de mourir, Manuel avait nommé son successeur ; ce fut Andronic II, son fils, né de la despoina Kyria Anna, surnommée Xylaloë. Il ne régna que trois ans, et à sa mort, en 1266, son frère, le fils de la kyria Irène Syracæna, Kyr George Comnène, lui succéda et gouverna pendant quatorze ans.

Sous cet empereur, on voit le premier exemple de cet esprit de révolte des grands vassaux, qui prouve la faiblesse de la cour, et la déconsidération dans laquelle étaient tombés les grands Comnènes ; esprit qui enfanta ces sinistres et fréquentes révolutions de palais, qui, à l'instar de celles de la cour de Byzance, bouleversèrent et ensanglantèrent si souvent l'empire de Trébisonde, jusqu'à ce qu'enfin, dans un nivellement général, empereurs, archontes et peuple trou-

vèrent une même et honteuse fin sous le cimeterre des Turcs.

Dans une guerre contre une nouvelle irruption de barbares venus du fond de l'Asie, George fut trahi par les archontes, et, dans un combat sur le Taurus, il tomba vivant entre les mains de ses ennemis.

La même année 1280, Kyr Joannes II Comnène, frère cadet des deux derniers empereurs et troisième fils de Manuel Ier, lui succéda.

Sous le règne de cet empereur, une révolution pareille à celle qui avait éloigné les Comnènes de Constantinople, près d'un siècle auparavant, faillit les y rappeler et leur rendre le sceptre de leurs ancêtres. Michel VIII Paléologue, après avoir pris à son pupille, le fils et l'héritier légitime de Théodore Lascaris II, l'empire de Nicée, était aussi parvenu à reprendre Constantinople aux Francs. Il fut couronné en 1261 comme seul et véritable empereur des Romains, βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων.

Craignant avec raison les talents militaires de Charles d'Anjou, roi de Sicile, à qui Baudouin avait cédé ses droits sur Constantinople, et qui faisait de grands préparatifs pour l'attaquer par terre et par mer, Michel, pour se donner le soutien du pape, seigneur suzerain de Charles d'Anjou, voulut réunir les deux églises grecque et latine, et faire reconnaître dans ses États la suprématie du chef de l'église latine. Ce plan réussit en partie, l'union fut jurée pour la forme, et le pape ordonna à Charles d'Anjou de désarmer ses flottes et de licencier ses armées, déclarant Michel sous la protection immédiate de la sainte Église. Mais à Constantinople, ni les grands ni le peuple ne voulurent se soumettre

aux ordonnances de l'acte d'union, et le clergé s'assembla en synodes particuliers.

Les confiscations, les emprisonnements et les persécutions de l'empereur Michel ne firent qu'augmenter l'irritation générale.

Les plus sages parmi les mécontents crurent donner beaucoup de force à leur parti en mettant à leur tête un homme qui, par sa croyance religieuse, devait plaire au clergé et à la foule fanatique, et qui, par sa puissance, pouvait apparaître comme un dangereux adversaire de Michel. Personne ne paraissait mieux réunir ces qualités que le grand Comnène de Trébisonde.

On lui envoya donc une ambassade, offrant de le reconnaître βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων, à condition qu'il s'engagerait à défendre l'église grecque contre les prétentions de Michel.

C'était un beau rôle à jouer pour Jean II. Il pouvait avec sa flotte apparaître en peu de jours devant Constantinople, où, après tant d'années d'exil, la magie du nom des Comnènes aurait augmenté le nombre de ses partisans. S'il avait eu les talents de son grand-aïeul Andronic, il eût pu reconquérir le trône de ses pères. Mais Jean était un de ces hommes faibles et pusillanimes qui craignent les grandes actions, et n'osent pas, d'une main forte, diriger la marche des événements. Peut-être aussi pensa-t-il au triste sort de son prédécesseur, qui avait été abandonné de ses vassaux dans un combat et livré à ses ennemis. Quelle qu'en fût la raison, Jean se contenta d'accepter le titre sans faire aucun pas pour conquérir l'empire.

Pachymère, alors historiographe de la cour de Byzance, ne parle pas de cette ambassade; il se garde bien de laisser

croire à la postérité que son héros et maître ait jamais couru le danger de perdre le trône qu'il usurpait. Mais Ogérius, protonotaire de Michel, nous a conservé la mémoire de cette offre de l'empire, dans une note adressée aux ambassadeurs byzantins près de Nicolas III.

L'empereur de Trébisonde donc, après avoir laissé échapper le moment favorable, ne pouvait plus essayer de rien tenter contre Byzance. Michel VIII, de son côté, quoique plus affermi sur son trône, n'était cependant pas assez puissant pour venir lui faire la guerre chez lui, et le forcer à renoncer au titre qu'il avait accepté et qu'il se donnait. On eut recours à la politique. Des envoyés vinrent à Trébisonde pour décider Jean à renoncer au titre impérial, et à le laisser porter au seul Michel. Les grands de Trébisonde répondirent que ce titre était un ancien héritage des ancêtres des Comnènes, et que jamais on ne l'abandonnerait : plusieurs démarches pareilles n'aboutirent à rien.

Michel alors rechercha l'alliance des Comnènes, en offrant à Jean II une de ses filles en mariage. Il envoya donc l'historien et grand chancelier Acropolita à Trébisonde, pour engager Jean à venir à la cour de Constantinople recevoir la main d'Eudoxie, sa troisième fille. Ni Jean, ni ses conseillers, n'ajoutèrent beaucoup de foi aux belles paroles de Michel : le sort du pauvre Lascaris, prisonnier et privé de la vue, n'engageait pas à s'y fier. On refusa dans les termes les plus polis. Après plusieurs autres négociations infructueuses, Michel finit par envoyer encore à la cour de Trébisonde les premiers officiers de la cour et de l'Église, pour déclarer, par un serment solennel, qu'il était de bonne foi dans ses offres d'alliance.

Ce serment éteignit les soupçons, et Jean s'embarqua pour Constantinople en 1282.

On l'avait décidé à ne pas paraître avec les insignes impériaux, mais à se contenter de ceux du despotat, pour laisser, disait-on, au vieux Paléologue le plaisir de les lui offrir lui-même. Mais, arrivé dans l'empire de Byzance, on parvint même à lui faire quitter les bottines rouges et à les remplacer par des noires.

La cour était à Lopadium dans l'Asie Mineure; c'est là qu'eut lieu la première entrevue. Quelques jours après, on retourna à Constantinople, où le mariage fut célébré, et où Jean s'arrêta encore environ un mois, avant de retourner à Trébisonde.

Il paraît que pendant ce temps Jean renonça au titre de βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων. Mais il est plus que douteux que la morgue byzantine lui reconnût même celui de βασιλεὺς τῆς Ἀνατολῆς. Du moins, Laonicus, Ducas et Phranzès, tous historiens du quinzième siècle, sont les premiers qui se servent des mots βασιλεὺς Τραπεζοῦντος. Nicéphore Grégoras, dans la première moitié du quatorzième siècle, dit bien, en parlant de la femme Paléologine du grand Comnène, qui régnait en 1337: Εἰρήνη ἡ βασιλὶς τῶν Τραπεζουντίων; mais il n'ose encore nommer le grand Comnène lui-même βασιλεύς.

Pour ne point interrompre le fil de la narration de l'alliance de Trébisonde avec Constantinople, je n'ai pas parlé d'une révolte qui avait eu lieu environ un an après l'avénement de Jean II, et dans laquelle il fut fait prisonnier par un rebelle nommé Papadopoulos. La chronique de Michel Panarétos, en rapportant ce fait, n'entre dans aucun détail, ni sur la révolte, ni sur la manière dont Jean fut délivré.

Pendant l'absence de Jean et son séjour à Constantinople, Davith, roi d'Ibérie, vint attaquer Trébisonde; mais il fut forcé d'en lever le siége, et de s'en retourner chercher des forces plus considérables.

La chronique nous apprend aussi que, pendant le règne de Jean II, l'ex-empereur George Comnène, surnommé le chevalier errant, vint, à la tête de troupes mahométanes revendiquer son trône, mais qu'il fut battu et fait prisonnier.

A peu près vers le même temps, Kyria Théodora Comnéna, fille aînée de Manuel I[er] et de sa femme ibérienne Rousoudan, vint attaquer Trébisonde, s'en empara et monta sur le trône. La chronique dit seulement, après avoir parlé de l'équipée de George: Καὶ μετ' αὐτοῦ ἡ ἐπίθεσις καὶ τὸ βασίλειον, καὶ ἡ ἐξαίφνης φυγὴ κυρᾶς Θεοδώρας, τῆς Κομνηνῆς, θυγατρὸς πρώτης τοῦ μεγάλου Κομνηνοῦ κὺρ Μανουὴλ, ἐκ τῆς ἐξ Ἰβηρίας Ῥουσαντάνας· « et « avec lui l'invasion, et le règne, et la fuite soudaine de la « Kyria Théodora Comnéna, fille aînée du grand Comnène « Manuel et de l'Ibérienne Rousoudan; » sans ajouter ni par quel moyen, ni combien de temps elle régna.

Cette phrase est pour nous d'une grande importance; elle nous fait classer indubitablement de rares monnaies d'argent d'une Théodora Comnène au revers de saint Eugène. Ici la numismatique vient confirmer la chronique, et prouve que le règne de cette usurpatrice a du moins duré assez de temps pour émettre des monnaies en son nom.

Les Turcomans de Cappadoce profitèrent aussi de la faiblesse de Jean II pour attaquer les frontières de l'empire; et toute la contrée montagneuse de Chalybia, si riche en métaux et en forêts, devint la proie des hordes mahométanes.

Toujours obligé de fuir, tantôt devant des ennemis de l'intérieur, tantôt devant ceux de l'extérieur, Jean II tint, pendant dix-huit ans agités, d'une main débile, les rênes de son empire, et mourut dans la forteresse de Limnia, en août 1297. Il fut enterré à Trébisonde, dans l'église de Chrysocéphalos.

Jean II laissa deux fils, Alexis et Michel. Alexis, l'aîné, lui succéda, et Michel, le cadet, accompagna sa mère à Constantinople, où elle se retira à la mort de son mari.

Alexis avait à peine quinze ans quand il monta sur le trône. Son père mourant l'avait mis sous la tutelle de son oncle maternel, Andronic II l'Ancien, empereur de Constantinople. Celui-ci s'empressa de vouloir le marier à sa guise, et lui choisit pour femme la fille d'un des grands de sa cour, homme fort riche, nommé Chummas, et, sans attendre l'approbation de son pupille, il la décora du titre de fiancée d'Alexis.

Mais Alexis était un jeune homme plein de feu et de caractère; et, voyant que son oncle voulait essayer de jouer le maître dans ses États, soutenu sans doute par ses conseillers et ses archontes, il se hâta de conclure lui-même son mariage avec la fille d'un prince ibérien, sans même en avertir Andronic: montrant par là qu'il voulait briser tous les liens qui pouvaient entraver son indépendance et celle de son pays. En vain Andronic invoqua-t-il les droits de la tutelle et le testament de Jean II; Alexis continua à n'agir que d'après sa volonté.

Andronic alors assembla un synode pour faire déclarer nul le mariage d'Alexis; mais on ne put trouver aucune raison valable.

Sous prétexte d'engager son fils à se soumettre à la volonté de son oncle, Eudoxie, mère d'Alexis, obtint d'Andronic la permission de se rendre à Trébisonde. Cette digne princesse, que les historiens s'accordent à dépeindre comme un modèle de vertu et de sagesse, resta alors à Trébisonde, où, loin d'engager son fils à répudier sa femme, elle approuva son union et lui donna sa sanction.

Dès lors, pendant nombre d'années, tous les rapports cessèrent avec Constantinople.

Eudoxie mourut en septembre 1302.

Après qu'Alexis se fut ainsi dérobé à l'influence byzantine, il s'occupa des Turcomans, qui, depuis l'invasion de Chalybia, s'étaient avancés jusqu'à Kerasount, la seconde ville de l'empire. Il leur livra bataille, les défit complétement, et les repoussa jusque dans les montagnes.

Il agit avec la même vigueur contre les Génois, qui, depuis que le commerce de l'Orient se faisait en grande partie par le Caucase et le Pont-Euxin, avaient fondé de riches établissements à Trébisonde. En 1306, la république de Gênes exigea d'Alexis l'abolition des droits sur les denrées commerciales, menaçant, en cas de refus, de cesser tout commerce avec ses États. Alexis refusa; c'était lui demander une partie de son revenu. Les Génois alors firent annoncer à tous les sujets de la république qui se trouvaient à Trébisonde, de se préparer à quitter le pays avec leurs marchandises. Alexis, sachant bien que les Vénitiens s'empareraient avec plaisir du commerce abandonné par les Génois, ne mit aucune opposition à leur départ; mais il exigea qu'avant de partir ils payassent les droits qu'il avait à percevoir sur les marchandises qu'ils emportaient. Les Génois s'y étant re-

fusés, il fit marcher la garnison de Trébisonde pour prendre de force ces droits que ces arrogants étrangers lui refusaient; il s'ensuivit un combat acharné des deux côtés, dans lequel les Génois eurent le dessous. Pour couvrir leur retraite et arrêter la poursuite de la garnison, ils mirent le feu aux faubourgs, qui furent en partie détruits par les flammes; mais le feu gagna aussi les magasins des Génois et leur brûla douze cargaisons des plus belles marchandises. Alors ils firent la paix et conclurent un nouveau traité de commerce.

Mais si les Trébisondains étaient vainqueurs sur terre, ils étaient presque toujours vaincus sur mer. Les pirates génois et catalans infestaient la mer Noire; les États barbaresques de Sinope et de Samsoun armaient des flottes qui ravageaient les côtes et chassaient devant eux le pavillon de Trébisonde. C'est ainsi que, dans la vingt-deuxième année du règne d'Alexis, une flotte de Sinope vint faire une descente près de Trébisonde, et brûla de nouveau ses faubourgs à peine reconstruits. Les flammes cette fois parvinrent même jusque dans la ville et détruisirent les plus beaux édifices : « Καὶ « ἐλυμήνατο τὸ πῦρ πάντα τὰ ὡραῖα τῆς πόλεως, τά τε ἐντὸς καὶ ἐκτός · « et le feu détruisit toutes les beautés de la ville, tant en « dedans qu'en dehors, » dit Michel Panarétos.

C'est à cet Alexis que le pape Jean XXII écrivit, en 1329, pour l'engager à le reconnaître comme chef du monde chrétien. La cour de Trébisonde ne fit aucune réponse.

Il paraît que l'énergie qu'Alexis avait déployée dans sa jeunesse ne fut plus mise à l'épreuve, et qu'il vécut et régna depuis paisiblement. Il mourut en 1330, après un règne de trente-trois ans.

Pendant le règne d'Alexis, les factions du palais avaient

commencé à se montrer ; il y en avait deux principales : celle de la cour, composée de familles byzantines émigrées pendant les révolutions de 1185 et 1204, et celle du peuple, ou, pour mieux dire, de cette ancienne noblesse du pays, qui possédait déjà la majeure partie du territoire lors de la création de l'empire. Ces factions rivales et ennemies empêchèrent pendant tout le quatorzième siècle l'accroissement de Trébisonde, arrêtèrent sa prospérité, anéantirent ses forces, et le morcelèrent si bien en grand nombre de petites dynasties (qui reconnaissaient, il est vrai, le grand Comnène pour leur seigneur suzerain), que, vers la fin de l'empire, il ne restait à l'empereur que sa capitale Trébisonde, la forteresse de Kérasus, et quelques villages environnants. On peut désigner ces factions sous les noms de Scholariens, ou la faction byzantino-trébisondaine, et de Mésochaldiens, ou la faction colchido-trébisondaine.

La discorde avait déjà même envahi le palais impérial, où Andronic III, fils et successeur d'Alexis II, se crut obligé, pour l'étouffer, de verser le sang de ses frères Michel Asachutlu et George Echpugas. Mais Andronic ne régna qu'un an et huit mois ; il mourut en janvier 1332, laissant le sceptre aux mains de Manuel II, son fils, faible enfant de huit ans.

C'est alors que les factions, profitant de cette minorité, tâchèrent de se mettre à la tête des affaires. Les Scholariens avaient pour eux la capitale, les Mésochaldiens les provinces. Bientôt on prit les armes, on appela des soldats étrangers, et le pays fut en proie à la guerre civile.

Les plus faibles eurent recours à Constantinople, où vivait alors Basile, second fils d'Alexis II, qui, à l'avénement d'Andronic III, était allé y chercher un asile, pour éviter

par la fuite le sort de ses frères. Il vint à Trébisonde avec quelques troupes auxiliaires, renversa du trône Manuel, son neveu, et fit mettre à mort plusieurs des chefs de la faction opposée. Cependant les troubles continuèrent encore près de trois ans, avant que Basile devînt tranquille possesseur de son empire. Pendant une des émeutes organisées dans cet espace de temps par le grand-duc Jean l'Eunuque, le jeune Manuel fut décapité.

L'influence byzantine, perdue sous Alexis II, commençait à se faire ressentir sous Basile, à qui l'on fit épouser Irène, fille naturelle d'Andronic le Jeune, empereur de Constantinople. Mais Basile voulait, comme son père, se dérober à cette influence; il prit bientôt sa femme en haine, et, sans cependant faire annuler son mariage avec elle, il se remaria avec une Trébisondaine nommée aussi Irène, de laquelle il avait déjà deux enfants.

Nicéphore le Byzantin appelle cette seconde femme une maîtresse; mais la chronique dit expressément que cette union fut consacrée et bénie le 8 juillet 1339 : « Εὐλογήθη ὁ βασιλεὺς, ὁ κῦρ Βασίλιος, τὴν ἐκ Τραπεζοῦντος δέσποιναν, κυρὰν Εἰρήνην μηνὶ Ἰουλίῳ η', ἔτους ϛωμζ'. »

Quelles étaient donc les mœurs qui régnaient alors à Trébisonde, puisqu'un empereur pouvait impunément braver toutes les lois du ciel et des hommes, et osait même mettre la bigamie sous l'égide des sacrements? Comment l'Église trébisondaine put-elle non-seulement se taire, mais encore bénir cette union? C'est à quoi on ne peut répondre que par la profonde démoralisation dans laquelle était tombé cet empire. Personne ne pensait à inquiéter Basile, et il est probable qu'il eût pu jouir en paix du fruit de son impudence,

si la vindicative Irène n'eût remué ciel et terre pour venger son outrage.

Basile mourut en 1340, neuf mois après son second mariage, et le bruit se répandit à Trébisonde, que, punissant un crime par un autre, la Paléologine l'avait fait empoisonner.

Alors cette même Irène monta sur le trône, et elle exila à Constantinople sa rivale et ses enfants, Kyr Alexis et Kalo-Joannes. S'apercevant bientôt qu'elle n'était pas assez forte pour tenir tête aux factions qui déchiraient de nouveau l'empire, elle fit demander à son père Andronic de lui envoyer un des grands de sa cour, à qui, avec sa main, elle donnerait la couronne. Les envoyés ne trouvèrent pas Andronic, qui était alors en Acarnanie; il mourut peu après son retour, avant d'avoir fait une réponse, et Jean Cantacuzène, tuteur et régent de l'empire, eut d'abord bien autre chose à faire qu'à s'occuper de Trébisonde.

Cependant, sous prétexte de désordres dans le palais, les grands avaient ameuté le peuple. Une faction s'était fortifiée dans le couvent de Saint-Eugène; l'autre, avec l'impératrice, dans la citadelle de Trébisonde. Jean l'Eunuque, qui, décoré du titre de Mégas Dux, commandait à Limnia, vint au secours de l'impératrice, battit ses adversaires, fit prisonniers les chefs, et les envoya dans la forteresse, où ils furent bientôt mis à mort. C'est à cette occasion que le couvent de Saint-Eugène fut incendié avec tous les objets d'art qu'il contenait.

Pendant ces troubles, des essaims de Turcomans avaient pénétré dans l'empire; l'armée de l'impératrice les avait repoussés; mais ils revinrent à la charge, et communiquèrent

à l'armée impériale une telle terreur panique, quelle prit une fuite honteuse, et que les barbares pénétrèrent jusqu'à Trébisonde, qu'ils livrèrent aux flammes, excepté toutefois la citadelle qui leur résista. Les cadavres amoncelés occasionnèrent une peste qui décima ce que le cimeterre des Turcs et les flammes avaient épargné.

Michel, second fils du grand Comnène Jean II, mort en ~~1298~~, et que sa mère Eudoxie avait amené enfant à la cour d'Andronic l'Ancien, vivait alors à Constantinople. Se rappelant que, par une loi fondamentale, les Trébisondains ne voulaient obéir qu'à un descendant des Comnène, Jean Cantacuzène envoya ce Michel à Trébisonde, pour épouser Irène, et mettre ainsi un terme aux désordres qui désolaient ce malheureux pays.

Mais avant que Michel fût arrivé à Trébisonde, la face des choses était changée.

Anna Comnène Anachutlu, sœur de Basile, après avoir déposé le voile qu'elle avait porté, s'était retirée en Lazie, où elle avait trouvé des partisans. Après l'incendie de Trébisonde, elle crut le moment favorable, et, soutenue par des soldats ibériens, elle vint, en juillet 1341, ceindre le diadème impérial sur les ruines fumantes de la capitale.

Irène fut obligée de déposer la couronne qu'elle avait portée un an et trois mois.

Peu de jours après cet événement, Michel entra avec trois vaisseaux dans le port de Trébisonde; il était accompagné des chefs des Scholariens, Nicétas et Grégoire le Meizomate. Les principaux archontes et le métropolite Akakias vinrent le recevoir comme leur souverain; mais le lendemain matin il se trouva prisonnier, et les soldats d'Anna attaquèrent et

pillèrent ses vaisseaux, puis on l'envoya à Œnæum, et de là à Limnia, sous la garde du Mégas Dux, Jean l'Eunuque. Irène fut renvoyée à Constantinople.

Bientôt le peuple devint aussi mécontent d'Anna, continuel jouet des deux factions. Les archontes des deux partis se réunirent, et allèrent chercher à Constantinople Jean, fils de Michel, jeune homme alors âgé de vingt ans. Ils entrèrent dans le port de Trébisonde avec cinq navires, dont trois chargés de soldats génois, et, aidés des habitants révoltés, ils s'emparèrent de la ville en septembre 1342.

Réaction générale, nouvelles proscriptions, massacres, pillage, tout ce qui caractérise la victoire d'un parti, rien ne manqua.

L'impératrice Anna, après treize mois de règne, fut étranglée.

Jean laissait faire. Les plaisirs et la débauche, voilà pour quelles choses il paraissait être monté sur le trône : il s'amusait. Et cependant son père, Michel, était toujours détenu à Limnia. Indignés de la conduite de Jean III, les archontes profitèrent de la mort du Mégas Dux, Jean l'Eunuque; ils allèrent à Limnia délivrer Michel, et le revêtirent de la pourpre en mai 1344. Jean III fut enfermé dans le couvent de Saint-Sabas.

Nouvelles proscriptions, nouvelles promotions, cela va sans dire.

Mais Michel avait dû promettre à ses libérateurs de Limnia qu'il se contenterait des honneurs et des insignes impériaux, et qu'il leur laisserait la direction des affaires.

Michel n'était donc qu'un prête-nom.

Nouvelle révolte, nouvelle guerre civile; mais cette fois c'était le peuple qui la faisait; le peuple qui, écrasé par les oligarques, préférait l'être par un autocrate, et trouvait injuste et humiliant qu'un grand Comnène ne fût pas le maître sur le trône de ses pères. Comme alors les souverains de Constantinople et d'Iméréthi, qui avaient trop à faire chez eux, ne purent s'immiscer dans les affaires de Trébisonde, la victoire resta aux plus forts; les archontes durent céder, et rendre à Michel la puissance absolue.

Cette fois il n'y eut point de proscriptions; quelques factieux seulement furent mis en lieu de sûreté, et l'ex-empereur Jean III fut exilé à Constantinople.

Pour précipiter la ruine de l'Empire, survint, en 1347, dans la quatrième année du règne de Michel, cette formidable peste qui ravagea aussi la majeure partie de l'Europe. « A Trabisonda, dit Villani, e per tutti quei paesi non ri-« mase per la detta pestilenza de cinque l'uno. »

Tous ces malheurs réunis affaiblirent tellement Trébisonde, qu'elle prit désormais peu de part aux affaires politiques des autres États de l'Anatolie; ses grands vassaux se retirèrent la plupart dans leurs châteaux forts, et se regardèrent comme indépendants.

Advint encore que pendant ces scènes sanglantes les colonies mercantiles des Italiens avaient été détruites, et cette population étrangère en grande partie exterminée. Pour venger leurs compatriotes, les Génois envoyèrent, en 1348, une flotte qui s'empara de Kérasount, la deuxième ville de l'empire, et la réduisirent en cendres. La flotte impériale envoyée au secours de cette malheureuse ville fut battue et brûlée, et le pillage des côtes dura jusqu'à ce que l'empereur

eût indemnisé les Italiens des pertes qu'ils avaient faites, et leur eût cédé la forteresse de Léontocastron.

Tous les actes de Michel respiraient la faiblesse; entre ses mains la puissance absolue avait amené l'empire à deux doigts de sa perte. On le força de mettre en liberté Nicétas le Mégas Dux, qu'il avait fait enfermer lorsque les archontes lui rendirent l'autorité suprême; et celui-ci n'eut alors rien de plus pressé à faire que de détrôner Michel pour cause d'incapacité.

En décembre 1349, on lui donna la tonsure, et on lui fit prendre l'habit monacal dans le même couvent de Saint-Sabas où son fils avait été renfermé; un an plus tard, on l'exila comme lui à Constantinople.

Michel avait régné cinq ans et sept mois.

Jean, surnommé Alexis d'après le nom de son grand-père, nom qu'il garda sur le trône, était fils de Basile Comnène et d'Irène la Trébisondaine; il succéda à Michel, fit son entrée triomphale à Trébisonde avec sa mère, et y fut couronné dans l'église de Saint-Eugène, le 21 janvier 1350, anniversaire de la fête de ce saint. Deux ans plus tard, il épousa la princesse Théodora Cantacuzène, et son mariage fut aussi célébré dans cette même église de Saint-Eugène.

Les ambitieux archontes profitèrent de la grande jeunesse d'Alexis et de la régence dans les mains d'une faible femme; et la haine des partis s'exhala en combats continuels entre les grands vassaux, pour savoir qui commanderait au nom du jeune empereur.

Michel Panarétos, qui était ὁ νότκριος, notaire-secrétaire d'Alexis III, rapporte dans sa chronique ce qu'il a vu, et donne des détails sur les guerres civiles qui durèrent pendant

la majeure partie de la jeunesse de son maître, qui parvint enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, à rétablir et à consolider son autorité, du moins le long des côtes de son empire. Il fut moins heureux contre les Turcs, et Michel Panarétos raconte qu'une fois lui et l'empereur ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux.

Un essai de l'ex-empereur Michel, en 1355, pour remonter sur le trône, paraît n'avoir abouti à rien. Il ne parvint que jusqu'à Sulchation, et fut obligé de retourner à Constantinople.

Alexis III n'avait pas de talents guerriers, mais en revanche il paraît qu'il aimait les arts et qu'il protégeait singulièrement le clergé. Il rétablit plusieurs couvents, fit de grandes donations à d'autres, fonda celui de Saint-Denis, sur le mont Athos, et enrichit considérablement celui de Saint-Eugène, pour lequel il avait une vénération particulière.

Une aventure qui eut lieu sous son règne, et qui, pour grand nombre de ses sujets, eut de bien tristes suites, prouve sa faiblesse et celle de son gouvernement. Parmi les Génois que le commerce attirait à Trébisonde, Megallo Lercari se distinguait autant par sa naissance que par les agréments de sa personne et de son esprit. Comme il paraissait fort avant dans les bonnes grâces de l'empereur, il était en butte à l'envie de la plupart des courtisans. Un jour qu'il jouait aux échecs dans le palais, il se prit de dispute avec un jeune favori de l'empereur et en reçut un soufflet. L'empereur n'ayant point eu égard à ses plaintes, il quitta aussitôt la ville et le pays, menaçant de sa vengeance, non son antagoniste qu'il méprisait, mais le souverain qui avait refusé de lui donner satisfaction.

A Gênes, avec l'aide de quelques-uns de ses amis, il arma deux brigantins, et vint, avec cette petite flotte, piller et dévaster les rives trébisondaines : il faisait couper le nez et les oreilles à tous les prisonniers qu'il avait faits, puis il leur rendait la liberté. Alexis envoya contre lui quatre galères; mais, par des stratagèmes, le Génois sut s'en emparer, les coula à fond et fit mutiler tous les gens de l'équipage, à l'exception d'un vieillard et de ses fils qu'il envoya vers l'empereur lui porter un tonneau dans lequel il avait fait saler les nez et les oreilles des malheureux prisonniers, avec ordre de lui dire que le seul moyen de mettre un terme à sa vengeance était de lui livrer l'auteur de l'insulte qu'il avait reçue. La faiblesse d'Alexis, les cris des mutilés et le peu d'aide qu'il pouvait espérer de ses grands vassaux dans une querelle particulière, le forcèrent à céder.

Megallo, satisfait, renvoya le coupable, en lui disant qu'il ne se vengeait pas sur des femmes : « *Egregiorum ac fortium* « *virorum moris non esse in mulieres sævire* »; mais il força néanmoins l'empereur à accorder de nouveaux priviléges à ses compatriotes.

Du reste, si Alexis ne savait pas vaincre ses ennemis par la force de ses armes, il savait du moins se les concilier par des mariages : ainsi, en 1352, il donna à Koutloubey, chef de la horde blanche, sa sœur Maria Comnène; en 1358, son autre sœur Théodora à Hadjymir, émir de Chalybia; en 1367, sa fille Anna au roi de Géorgie, Bagrat VI; une autre de ses filles, à ce que dit Clavijo dans son Itinéraire, au grand émir Tahartan de Arsinga; et en 1380, sa fille Eudoxie à l'émir de Limnia Tadj-eddin. Cet émir étant mort en 1386, Eudoxie revint à la cour de son père, où bientôt une ambassade de

Jean V Paléologue, empereur de Constantinople, vint la demander en mariage pour son fils Michel; mais à son arrivée à Constantinople le vieil empereur la trouva si belle qu'il l'épousa lui-même. C'était la première fois qu'un empereur byzantin demandait une princesse de Trébisonde en mariage; mais alors aussi Trébisonde, malgré sa faiblesse, était néanmoins plus puissante et plus riche que Constantinople. Les Paléologues payaient déjà un tribut annuel à la Porte de Boursa. Aussi, les historiens byzantins ne se font plus scrupule d'appeler alors le souverain de Trébisonde βασιλεύς, et son pays βασιλεία. Dès lors les deux empires restèrent unis jusqu'à la chute de Constantinople.

Le dernier essai guerrier d'Alexis III fut une guerre en 1382 pour réprimer les brigandages des Tzanes : cette fois encore ses armes n'obtinrent aucun avantage marquant.

Toujours battu par ses ennemis du dehors, quelquefois seulement vainqueur de ses sujets dans l'intérieur, Alexis III, après avoir vu passer la majeure partie de sa puissance aux mains de son aristocratie, et après avoir enrichi son clergé, mourut en 1390, âgé de cinquante-deux ans, allié, par mariages, avec tous les princes, depuis Constantinople jusqu'à Tiflis.

Manuel III, seul fils légitime d'Alexis III, lui succéda, non sans de fortes présomptions d'avoir hâté sa fin, pour jouir plus tôt de la toute-puissance sans partage.

Né en 1364, son père l'avait associé à l'empire dès l'âge de douze ans; un an plus tard, il lui avait fait épouser Koulkanchat, fille du roi Davith de Géorgie, qui prit en se mariant le nom d'Eudoxie.

L'Espagnol Ruy Gonzalès de Clavijo, pendant son ambas-

sade près de Tamerlan, sous le règne de Henri III, roi de Castille, s'arrêta quelque temps à Trébisonde, et la relation de son voyage et de son séjour nous fournit quelques détails sur la vie intérieure de ce Manuel. Il paraît qu'il portait la peine de sa conduite envers son père, et qu'il en était puni par son propre fils.

Clavijo raconte que Manuel avait pour favori un jeune garçon de basse extraction, mais d'une rare beauté ; il l'avait nommé son page porte-arc, et lui laissait une grande influence même sur les affaires publiques. Alexis, son fils, associé à l'empire, voulut le forcer à renvoyer l'indigne favori : Manuel s'y refusa. Alors Alexis leva l'étendard de la révolte, assembla des troupes et fit la guerre à son père. Vaincu dans plusieurs combats, l'empereur, assiégé dans sa capitale, fut enfin obligé de céder et de livrer le beau page à Alexis, qui, à ce qu'il paraît, le garda probablement pour son usage particulier ; du moins, c'est ainsi que je m'explique la phrase de Clavijo : « Pero despues se seguió asaz deshonra, é trabajo « é daño al dicho emperador por tener consigo á este ca- « ballero. »

Pendant ces sales intrigues de cour, il se passait de grandes choses.

La guerre d'extermination entre Bajazet et Tamerlan ébranlait tout l'Orient. Timour avait forcé Manuel à une alliance, ou, pour mieux dire, il l'avait rendu son tributaire. Une lettre de Timour à l'empereur de Constantinople, du 15 mai 1402, conservée et citée par Manini Sanuti, *Vita di duche di Venezia*, ne laisse aucun doute à cet égard ; il dit expressément : « Che per la briga che fu dato ai nostri in Trabisonda, jà « son venuto in persona sopra la testa di Trabisonda, per-

« che non abbiate alcun dubio. E quello che mi dovete scri-
« vere scrivetemelo chiaro, perche l'imperatore di Trabi-
« sonda e i suoi verranno da noi. »

Timour n'avait pas de flotte; Trébisonde et Constantinople en avaient encore alors; il fallait donc les forcer à l'aider. Manuel devait fournir vingt galères armées, l'empereur de Constantinople autant; et ces forces réunies devaient concourir à la conquête de l'Asie Mineure.

La rapidité avec laquelle Timour vint fondre sur l'armée des Turcs, la vaincre et la détruire à Ancyra, rendit inutile le secours de la flottille trébisondaine; mais Manuel resta tributaire du souverain de Samarcande, et quand en 1404 celui-ci quitta le Caucase, il laissa l'empire de Trébisonde sous la dépendance de son neveu Chalil-Soultan, gouverneur pour lui des pays caucasiens. Un an plus tard, Timour ayant péri dans son expédition contre la Chine, Chalil abandonna son gouvernement et courut à Samarcande chercher le trône et la mort; alors George VII, roi de Tiflis, chassa les Mongols, et Trébisonde fut débarrassée de cet onéreux voisinage.

L'histoire, depuis lors, ne nous dit plus rien de Manuel; la chronique de Michel Panarétos le fait mourir en 1412; mais il paraît que c'est une erreur de copiste, cette même chronique le faisant régner vingt-sept ans, et une inscription arménienne, citée par M. Fallmereyer, prouvant qu'il régnait encore en 1415. « Probablement, dit ce savant, il faut lire ςϡκε' (6925) au lieu de ςϡκ' (6920).

La relation de Clavijo, toute courte qu'elle est, nous apprend que, vers 1404, l'empire de Trébisonde, c'est-à-dire la partie du pays qui obéissait directement à l'empe-

reur, avait encore une étendue d'environ soixante et dix lieues de long, sur une largeur d'à peu près une journée, au pas de marche d'une caravane. Mais, en comptant à l'empire les États des seigneurs et des archontes libres, qui reconnaissaient l'empereur pour leur suzerain, la puissance de Trébisonde paraissait bien plus considérable.

Il y avait le prince d'Œnæum ou Kinio, entre les rivières Thermodon et Vatisa; le prince de Boona, dont le pays touchait à Kerasount; l'émir de Chalybia; et, le plus puissant d'eux tous, l'archonte Kyr Léo, chef de l'ancienne famille trébisondaine Kabasita. La chronique le nomme aussi quelquefois duc de Chaldie.

A ces dynastes presque indépendants, on peut ajouter les émirs mahométans de Cheriane et de Paipert; les seigneurs chrétiens de Tsanich, Dora, Larachane, Chasdenich; le prince de Ghuria, et beaucoup d'autres possesseurs de châteaux forts. Ceci soit dit seulement pour prouver qu'alors Trébisonde était plus puissante que Constantinople.

Quand Alexis IV monta sur le trône, il n'avait plus à craindre ni les Turcs ni les Mongols; mais à leur place il trouva les Turcomans. Cara-Ioussouf, qui avait créé la puissance de la horde noire, menaçait d'écraser la horde blanche et d'entrer en Anatolie. Schah-Rokh, le plus jeune des fils de Timour, parut alors pour venger les défaites des Mongols; mais, avant d'avoir pu livrer une seule bataille, Cara-Ioussouf mourut sous sa tente. Son fils Iscander ne fut pas heureux contre Schah-Rokh; mais Djihan-Schah, son successeur, fut un guerrier favorisé qui éleva à la plus haute gloire la puissance de sa maison; il fut vainqueur des Persans, et

tenta la conquête de la Géorgie, de l'Ibérie et des pays trébisondains.

Tandis que la Géorgie se défendait vaillamment, Alexis recourut au moyen ordinaire des faibles et pusillanimes princes de Trébisonde ; des présents et une de ses filles en mariage arrêtèrent le conquérant.

Une autre de ses filles épousa George Brankowitz, despote de Serbie, et une troisième, Marie, Jean VIII Paléologue.

Sous le règne d'Alexis, les Vénitiens héritèrent de l'influence exercée jusqu'alors à Trébisonde par les Génois.

Les Ottomans firent aussi, vers ce temps, leurs premières tentatives contre Trébisonde. Amurat II, qui, pendant son long règne, devait réduire à ses seules murailles la puissance de Constantinople, assujettissait, en attendant, les peuplades placées entre l'Hellespont et les montagnes d'Amasiah. Il envoya une flotte piller les rivages et inquiéter Trébisonde même ; mais les vents vinrent cette fois au secours de cette ville, et détruisirent en grande partie la flotte d'Amurat.

Alexis IV avait trois fils, Kalo Joannes, Alexandre et David. Le premier était associé à l'empire; dans les occasions solennelles, il était assis sur le trône près de son père, et portait le même costume impérial. C'était trop peu pour le beau Jean. Cet ambitieux voulait régner seul, et le soupçon d'une intrigue d'amour entre sa propre mère, une princesse Cantacuzène de Constantinople, et le protovestiaire de l'empire, lui fournit l'occasion qu'il cherchait d'assouvir son envie d'être le maître. Il se prit tout à coup d'un amour forcené pour la morale et les bonnes mœurs, et, non content de poignarder de sa propre main l'amant de sa mère, pour

sauver l'honneur de sa famille, peu s'en fallut qu'il ne mît aussi à mort et sa mère et son père : il les avait déjà fait enfermer, quand les archontes s'en mêlèrent et leur rendirent la liberté.

Pour éviter la colère paternelle, Kalo Joannes prit la fuite, et se réfugia à la cour du roi de Tiflis, qui, dans l'espoir de temps meilleurs, lui donna sa fille en mariage.

Alexis donna la place vacante d'associé à l'empire à son second fils Alexandre ; il le nomma son successeur présomptif, et lui fit épouser la fille du prince de Lesbos, Gattiluzzi.

Mais Kalo Joannes ne pouvait supporter l'exil, ni voir tranquillement un autre s'asseoir sur le trône qu'il convoitait. A tout prix il voulait régner et habiter en souverain absolu le romantique palais de Trébisonde ; il fit donc une nouvelle tentative pour se débarrasser de son père et de son frère.

A Caffa, colonie génoise dans la Crimée, où il était allé de Tiflis, il changea deux navires marchands en vaisseaux de guerre, les remplit d'aventuriers génois, et vint débarquer en vue de Trébisonde. Il s'était préparé d'avance des intelligences avec quelques archontes de la ville, et même avec des cabasitans, gardes du corps d'Alexis, lequel était venu camper dans le faubourg Archantos, pour défendre l'entrée de la ville. La nuit, les gardes infidèles laissèrent entrer les assassins envoyés par Kalo Joannes, et Alexis IV fut tué pendant son sommeil.

Kalo Joannes n'avait voulu, prétendait-il, que faire son père prisonnier, jamais il n'avait ordonné sa mort ; aussi fit-il couper la main à l'un des meurtriers et aveugler l'autre ; il fit ériger à son père un superbe mausolée dans l'église

métropolitaine de la Panagia Chrysocéphala, et il monta, parricide sans remords, sur le trône ensanglanté. La date de cet événement ne se laisse pas exactement préciser : ce fut entre 1445 et 1449.

Sous le règne de ce prince, un chef des Turcomans, nommé Zychès, rassembla les hordes nomades des environs, et essaya, avec ces aventuriers, de s'emparer de la capitale des grands Comnènes. Jean fit ses préparatifs de défense. De tous les princes ou archontes libres de l'empire, un seul vint à son secours, c'était le pansébastos Alexandre, despote de Mésochaldion. Il prit le commandement de l'armée de terre, et Jean se réserva celui de la flottille qui devait aider, par ses manœuvres, les opérations de l'armée; mais un coup de vent ayant empêché la flotte de débarquer les soldats pendant l'attaque du défilé de Capanion, l'armée fut battue et le pansébastos et son fils furent tués.

Jean se réfugia dans sa capitale, que Zychès vint assiéger. Un incendie qui éclata nuitamment dans un des faubourgs de la ville, effraya tellement les pusillanimes habitants de Trébisonde, qu'ils profitèrent de l'obscurité pour se sauver par terre et par eau, et pour se réfugier en Ibérie; si bien que le matin le grand Comnène se trouva abandonné de la majeure partie de ses sujets. Cependant les murs de Trébisonde étaient si forts, que la faible garnison, restée fidèle, suffit pour repousser les assauts de Zychès, réitérés pendant trois jours; il finit par se lasser, et abandonna le siége.

Malgré cette extrême détresse de l'empire, Amurat II ne tenta rien contre Trébisonde. Kalo Joannes, qui le craignait, se réjouit de sa mort comme d'une délivrance, et, malgré les conseils de Phranzès, l'historien, qui se trou-

vait alors à Trébisonde, il crut aux paroles fallacieuses de Mahomet II.

Mais deux ans plus tard, après la chute de Constantinople, après l'anéantissement des Paléologues, quand les Grecs dispersés cherchèrent un refuge à Trébisonde et commencèrent à regarder le grand Comnène comme leur seul et légitime souverain, la politique de Mahomet se montra telle qu'elle était; et, sans aucun motif apparent, Chétir, pacha d'Amasiah, reçut l'ordre de commencer la guerre de destruction contre Trébisonde. Il arriva sous ses murs avant que Jean se doutât que la guerre était commencée.

Incapable de se défendre, Kalo Joannes fit faire d'humbles propositions, et, moyennant un tribut annuel de deux mille pièces d'or, le Turc lui accorda la paix, sauf la ratification de Mahomet. Le despote David, frère de Jean, fut envoyé à Constantinople pour négocier cet arrangement, auquel le sultan daigna accéder, en élevant toutefois le tribut annuel à trois mille *aureus*.

Une pareille paix donnait peu de garantie pour l'avenir; il fallait songer à se défendre un jour. Les peuples dégénérés de l'Anatolie n'inspiraient aucune confiance à l'empereur; ils attendaient en tremblant le même triste et inévitable sort.

Djihan-Schah guerroyait dans le Chorassan; mais, pendant que ce terrible chef de la horde noire était éloigné, Hassan-Bey, chef de la horde blanche, avait relevé les forces de sa tribu, il avait réuni les petits États de ses frères, et se trouvait alors à la tête d'une puissance assez imposante. Jean s'adressa donc à lui : il lui représenta l'esprit de conquêtes de Mahomet, qui le menaçait aussi, lui, puisque, Tré-

bisonde tombée, la seule barrière qui le séparait encore de ce conquérant serait détruite. Hassan répondit qu'il était prêt à faire une alliance avec l'empereur et à l'aider de tout son pouvoir; mais, en revanche, il exigea que Jean lui donnât en mariage sa fille Catherine, la despoina Cattoun, princesse qui avait alors dans tout l'Orient une haute réputation de beauté. Les historiens du temps sont tous d'accord sur ses louanges. « Et haveva una figliuola nominata despina « Caton, molto bella, et era commune opinione che non fusse « in quel tempo donna di maggior bellezza; et per tutta la « Persia era sparsa la fama della sua gran bellezza et somma « gratia, » dit un Vénitien dans *Ramusio, delle Navig.*, II, 84.

Kalo Johannes promit donc à Hassan la possession de cette perle de l'Orient, à la condition qu'elle resterait chrétienne.

Comptant alors sur le secours du puissant Hassan, l'empereur continua à former les éléments d'une coalition assez forte pour pouvoir résister à Mahomet. Il s'adressa aux princes de Géorgie et d'Ibérie, à l'émir de Sinope, au sultan de Caramanie; mais la mort ne lui laissa pas le temps de réaliser son projet. Ce fut même son successeur qui remit la belle despoina Cattoun à Hassan-Bey, qui envoya une grande ambassade la recevoir aux frontières de Trébisonde. Elle-même avait une suite nombreuse, et surtout un long cortége de moines et de prêtres avec elle.

Le fils de Kalo Joannes IV, Alexis V, enfant de quatre ans, aurait dû lui succéder; mais David, son oncle, aidé des archontes kabasitains de Mésochaldion, s'empara du trône,

trouvant probablement que les temps étaient trop difficiles pour une régence. Lui-même avait une assez mauvaise réputation; la chronique de Monembasie le nomme cruel et lâche : « καὶ ὁ κυρ Δαβίδ ἦτον ἄνθρωπος ὠμὺς, ἄνανδρος, ἀνάξιος τοῦ « ὀνόματος. »

Cependant il ne méconnut pas le danger qui le menaçait; il avait appris à connaître Mahomet; il avait vu ses troupes formidables et disciplinées; il s'empressa donc de continuer les préparatifs de son frère, et n'épargna pas, pour les réaliser, les richesses accumulées par ses prédécesseurs. Venise et Gênes avaient déjà fourni des armes à feu; une coalition formidable contre le génie envahisseur de Mahomet paraissait prête à se former. Le pape Pie II y aidait en écrivant à la plupart des princes de la chrétienté pour les engager à venir au secours de Trébisonde; il convoqua même à cet effet un concile à Mantoue.

David écrivit aussi à Philippe, duc de Bourgogne, qui, plus qu'un autre prince, fut sollicité de toute part de prêter l'appui de sa puissance et de sa richesse au trône chancelant de Trébisonde. On lui montra en perspective la couronne de Jérusalem.

Mais, de tous les alliés sur lesquels David espérait, il pouvait à peine compter sur Hassan-Bey, sur lequel la despoina Cattoun, sa femme, exerçait, il est vrai, une grande influence, mais qui avait lui-même beaucoup à faire pour défendre son indépendance contre le sultan Djihan-Schah, qui, revenu de l'expédition lointaine du Chorassan, voulait arrêter l'agrandissement de la horde blanche.

David, tremblant, voulut essayer la voie des négociations,

et il envoya une ambassade à Mahomet, comme si ce prince pouvait ignorer tous ses préparatifs de guerre et tous ses essais d'alliances contre lui, pour le conjurer de lui faire remise du tribut annuel. Mais Mahomet, fort au courant de ce qui se passait, voulait en finir avec Trébisonde avant que la coalition pût se former et lui devenir dangereuse; il lui fit dire qu'il irait lui-même porter sa réponse.

L'arrêt de mort de Trébisonde venait d'être prononcé.

Mahomet fit de grands préparatifs, et sa flotte, après avoir détruit Sinope, vint assiéger Trébisonde, brûla ses faubourgs, et donna plusieurs assauts consécutifs. David se défendait, espérant que ses alliés arrêteraient la marche de l'armée de terre; mais quand il apprit que Mahomet venait lui-même, à la tête de toutes ses forces; quand Mahmoud-Pacha, qui commandait l'avant-garde, vint sommer la ville de se rendre; quand il eut reçu un message de Mahomet, qui lui offrait ailleurs une principauté s'il se rendait à merci, David, effrayé, fut prêt à capituler; il demanda seulement que les terres que le conquérant lui offrait, lui rapportassent un revenu équivalent à ce qu'il retirait de Trébisonde, et que Mahomet prît sa fille en mariage.

Le traité fut conclu sur ces bases; il fut permis à David d'emporter ses trésors, et lui et les siens furent embarqués et emmenés à Constantinople.

Quand Trébisonde se rendit ainsi sans coup férir, le pays avait une nombreuse population chrétienne, un rempart de forteresses et de citadelles le long du rivage, une noblesse féodale riche et puissante dans des châteaux forts, une haine invincible contre l'islam. La citadelle de Trébisonde, aux fortes murailles couronnées d'artillerie, paraissait impre-

nable, et Mahomet n'avait pu amener la sienne pour l'attaquer, à cause des mauvais chemins. Aussi toute la chrétienté fut-elle émue à la nouvelle de la chute de Trébisonde; c'est que David avait été trahi par son protovestiaire George. Du moins, presque tous les historiens contemporains l'affirment, et Marini dit expressément : « Il Turco aquistò l'im« perio di Trabisonda più con frode che coli armi. »

Après la prise de Trébisonde, il fut aisé à Mahomet de vaincre l'un après l'autre tous les petits dynastes du pays : partout où il y avait une tour ou un château fort, le propriétaire fut chassé, et on mit un Turc en garnison.

Quel triste sort que celui de Trébisonde! La ville, ses trois citadelles, ses bazars, ses faubourgs, furent dégarnis de population chrétienne. Mahomet choisit d'abord les plus beaux garçons pour le service particulier de sa chambre; puis on inscrivit 800 des principaux enfants mâles sur les rôles des janissaires. Le reste de la population fut partagé en trois catégories : la première, composée des plus riches habitants, fut envoyée repeupler Constantinople; la seconde fut partagée entre les troupes mahométanes, à qui elle échut en esclavage; la troisième, c'est-à-dire les prolétaires, la lie du peuple, put seule rester en dehors de la ville, dans les ruines des faubourgs dévastés par la marine turque, vil rebut que méprisaient les vainqueurs.

Quant aux grands et aux archontes, la majeure partie, même de ceux envoyés à Constantinople, fut exterminée peu à peu, ou bien, quand elle put s'échapper, elle s'exila dans des contrées lointaines.

C'était un grand colonisateur que Mahomet; sa manière était simple, énergique et sûre. Point de traces de sentiments

humains. Anéantissement du peuple vaincu! Il resta tout l'hiver à Trébisonde, habitant le palais des grands Comnènes, et ne le quitta, vers le printemps, que lorsque tous ses ordres eurent été exécutés, lorsque les dernières traces du dernier empire grec eurent été entièrement effacées.

David cependant, traîné à Constantinople avec toute sa famille, reçut, au retour de Mahomet, quelques terres dans les environs d'Adrianople; mais sa fille ne devint point la femme du sultan. D'après Laonicus, elle fut forcée d'embrasser l'islamisme, et donnée au gouverneur de Macédoine. D'après d'autres, Mahomet la donna à son ancien précepteur, qui la répudia, sur son refus de se faire musulmane.

Le plus jeune des fils de David, George, fut, par ordre de Mahomet, élevé dans l'islamisme; ce qui ne l'empêcha pas d'être égorgé, peu d'années après, avec son père et tous ses frères. Quelques-uns disent pourtant que lui seul fut épargné.

On donna pour raison de ce manque de foi au traité, une lettre, vraie ou supposée, de la despoina Cattoun, femme de Hassan-Bey, demandant à David de lui envoyer un de ses fils, ou du moins son neveu Alexis, fils de son frère Alexandre. Cette lettre, tombée entre les mains du sultan, lui fit-elle croire que David excitait Hassan à s'armer contre lui, ou bien craignit-il, quand Hassan, après avoir vaincu Djihan-Schah, et être devenu maître de la Perse, commençait à menacer la puissance des Ottomans en Anatolie, que David ne servît, pendant la guerre, d'étendard et de point de ralliement aux Grecs dispersés, pour les réunir contre lui, si le sort des armes lui devenait contraire? Toujours

est-il que David et ses sept fils furent étranglés avant le commencement de la guerre du sultan contre la Caramanie et Housoun-Hassan.

Mahomet poursuivit encore de sa haine même les cadavres des grands Comnènes ; il ordonna de les laisser sans sépulture, jusqu'à ce qu'ils devinssent la pâture des chiens et des oiseaux de proie. Mais Hélène Cantacuzène, la veuve de David, noble femme qui nourrissait dans son sein toutes les vertus qui manquaient aux derniers Comnènes, après avoir assisté au supplice de tous les siens, les garda pendant tout le jour, et les enterra la nuit de ses propres mains. Mahomet n'osa rien contre elle ; il la laissa, après sa pieuse et courageuse action, se retirer dans une chaumière, où elle mourut bientôt, sainte solitaire.

Deux seuls membres de la famille des Comnènes trouvèrent grâce aux yeux de Mahomet, la veuve d'Alexandre et son fils Alexis, tous deux pour leur grande beauté.

Tous les autres parents des Comnènes, fils et filles des archontes, disparurent perdus dans la foule des esclaves, des soldats, ou dans les harems des Turcs.

Maintenant, récapitulons les dates, et construisons la liste chronologique des souverains qui ont régné sur Trébisonde, en marquant d'un astérisque les noms de ceux dont les monnaies sont parvenues jusqu'à nous.

Alexis Ier, de	1204	à	1222
Andronic Ier	1222	—	1235
* Jean Ier	1235	—	1238
* Manuel Ier	1238	—	1263
Andronic II	1263	—	1266
George	1266	—	1280
* Jean II	1280	—	1297
* Théodora ... vers	1285		
* Alexis II	1297	—	1330
Andronic III	1330	—	1332
Manuel II	1332		
* Basile	1333	—	1340
Irène	1340	—	1341
Anna	1341	—	1342
* Jean III	1342	—	1344
Michel	1344	—	1349
* Alexis III	1349	—	1390
* Manuel III	1390	—	1417
* Alexis IV	1417	—	$144\frac{8}{9}$
* Jean IV	$144\frac{8}{9}$	—	$145\frac{7}{8}$
David	$145\frac{7}{8}$	—	1461

J'ai placé, à la fin de cet essai, une table généalogique des grands Comnènes de Trébisonde, pour donner un aperçu succinct de leur filiation et de leurs alliances.

Il me reste encore à parler du nom et de la valeur des monnaies d'argent de ces princes.

Quant au nom, l'empereur Alexis III nous l'apprend lui-même dans la charte de fondation du couvent de Saint-Denys, sur le mont Athos, dans laquelle, après avoir assigné pour l'édification du couvent cent charges, σώμια ἑκατὸν, il ajoute : Προςτάσσει καὶ διατυποῖ ἡ ΒΑΣΙΛΕΙΑ μου καὶ ὑπὲρ ἀδελφάτου αὐτῆς διδόναι ἐν αὐτῇ ἐτησίως ἄσπρα θεοσυντήρη του χαραγῆς αὐτῆς τὰ δὴ λεγόμενα Κομνήνατα, χίλια.

Ces monnaies étaient donc des blancs, ἄσπρα, nom assez général à cette époque pour cette espèce de monnaie, à Trébisonde, elles étaient surnommées, d'après la famille régnante, des Comnénats, λεγόμενα Κομνήνατα.

Cette charte nous apprend en outre que cette monnaie était frappée à l'effigie du souverain.

Quant à la valeur de ces aspres trébisondaines, dont nous avons trois variétés différentes de poids et de grandeur, si nous n'avons aucune donnée sûre pour l'évaluer, nous pouvons croire qu'elles avaient quelque affinité avec les aspres byzantines. Or nous voyons dans Ducas, chapitre XXII, que vers la fin du règne de Michel Paléologue II, empereur de Constantinople, Mahomet I[er] s'engage à lui payer annuellement, pour l'entretien de son frère Moustapha, de Djouneïd et de leurs trente compagnons, la somme de trois cent mille aspres, τριακοσίων χιλιάδων ἄσπρων ἀριθμόν, sous condition de ne point leur rendre la liberté pendant sa vie.

Gibbon évalue ces trois cent mille aspres à environ deux

mille cinq cents livres sterling, ou à cinq mille ducats d'or.

Mais M. de Hammer, dans son *Histoire de l'Empire ottoman*, trouve cette évaluation beaucoup trop faible; car Leunclavius (Löwenklau), cité par Gibbon, dit bien, Pand. 128, que, de son temps, le ducat valait de cinquante-quatre à soixante aspres. Mais environ cent cinquante ans avant le temps où écrivait Leunclavius, l'aspre avait une bien plus grande valeur : dix d'entre elles équivalaient alors à un ducat, ce qui ferait monter le tribut de Mahomet à trente mille ducats.

M. Jules Friedländer, dans sa brochure sur les monnaies des grands maîtres de Rhodes, nous donne une intéressante citation sur la valeur des aspres en 1334. Il dit : « Paciaudi, de Cultu S. Johannis Baptistæ, Roma, 1755, p. 319, donne la notice suivante tirée d'un manuscrit de François Balducci-Pegolotti, qui, vers 1334, avait fait un voyage dans l'Orient :
« Spendesi a Rodi una altra moneta d'argento, che si chiama
« aspri, che sono di lega d'once d'argento fine per libbra,
« e mettesi l'uno per danari 16, cioè per carati 8 l'uno,
« sicche i tre detti aspri si contano per un bisante di Rodi.
« Ragionasi che vaglia il fiorino d'oro a Rodi bisanti 6, e di
« danari due piccioli per un carato. » Ainsi donc :

2 danari	=	1 carato,
8 carati	=	1 aspro,
3 aspri	=	1 bisante,
6 bisanti	=	1 fiorino d'oro, ou ducato, ou zecchino.

Quoique cette évaluation soit faite pour l'île de Rhodes, il est à présumer que l'aspre trébisondaine, qui servait aussi bien que celle de Rhodes pour le commerce du Levant, devait avoir une valeur très-voisine.

DESCRIPTION

DES MONNAIES DE TRÉBISONDE.

N'ayant pu, jusqu'à présent, découvrir aucune pièce attribuable à Alexis Ier, ni à Andronic Ier, je commence la série des monnaies de Trébisonde par celles qui appartiennent à Jean Ier, surnommé Axuchos.

Trouvant quelquefois une grande difficulté, souvent même l'impossibilité de classer d'une manière positive et indubitable les monnaies des souverains du même nom, j'ai fait graver toutes ces pièces à la suite les unes des autres, pour faciliter les comparaisons, et pour que le lecteur pût lui-même les attribuer selon son bon plaisir; me réservant de donner seulement mon opinion, sans prétendre la faire prévaloir. La découverte de pièces portant les quelques noms qui nous manquent encore, pourra seule nous apprendre la vérité; en attendant, l'altération des types devra nous servir de fil conducteur dans ce labyrinthe.

L'histoire nous présente quatre empereurs du nom de Jean.

Jean Ier Axuchos.	de 1235 à 1238
Jean II.	de 1280 à 1297
Jean III.	de 1342 à 1343
Jean IV Calojoannes.	de 144 $\frac{6}{7}$ à 145 $\frac{7}{8}$

On voit que, pendant plus de deux siècles, les types ont eu le temps de s'altérer, et sur les pièces mêmes nous remarquerons les signes évidents de cette altération.

JEAN Ier,

SURNOMMÉ AXUCHOS, DE 1235 A 1238.

Si les pièces que je propose d'attribuer à Jean Ier, et sur lesquelles on lit en toutes lettres **IωANIC**, représentaient un empereur enfant encore et imberbe, je serais presque tenté de les donner au jeune Joannicus, dépouillé en 1238 par son oncle Manuel; mais, sur toutes, l'empereur est représenté avec une forte barbe; et les mieux conservées étant en outre un peu plus épaisses que toutes les suivantes, je crois ne point commettre d'erreur en les donnant à Jean Ier, fils aîné d'Alexis Ier et successeur d'Andronic Ier, d'autant plus qu'elles ont une grande analogie avec les pièces de son successeur Manuel Ier, qui, ainsi que lui, porte aussi toujours un rouleau dans la main gauche, au lieu du globe crucigère.

I — ω — A — NI — C —— O — K — H — N
IωANNHΣ O KOMNHNOΣ.

L'empereur barbu, debout, en longue robe, par-dessus laquelle une espèce de dalmatique à grands carreaux; la tête

ornée du diadème, d'où descendent de chaque côté deux grosses perles; il tient de la main droite une longue croix sur laquelle il s'appuie, et de la gauche un rouleau d'où pend un morceau d'étoffe. A sa gauche, la main qui bénit, entre les doigts de laquelle un point rond; à sa droite, entre le bâton de la croix et le bas de sa robe, une étoile à huit rayons. Le tout dans un grènetis.

Rev. O — A — ΓΙ — O —— ЄV — ΓЄ — NI — O
O AΓΙΟΣ ЄVΓЄΝΙΟΣ.

Aussi en caractères superposés.

Le saint debout, nimbé, tenant de la main droite une longue croix; de la gauche retenant son manteau. Entre le bâton de la croix et le saint, quatre points superposés; de chaque côté de la tête un autre point. Le tout dans un grènetis.

Planche I, figure 1; cabinet du prince de Furstenberg.

Autre pièce semblable. Au-dessus de l'étoile une N dont le premier jambage est sur le bâton de la croix. Sous la main qui bénit, trois points en triangle.

Rev. Pareil à fig. 1, sans les points près de la tête.

Planche I, figure 2; cabinet du prince de Furstenberg.

I — ω — A — N, comme fig. 2. Mais, au lieu de l'étoile sous l'N, un C.

Rev. O — A — ΓΙ — O — C —— Є — V — ΓЄ — NI — O.

Le saint comme sur les pièces précédentes; mais, au lieu des quatre points superposés, une N, comme sur l'avers.

Planche I, figure 3; cabinet impérial de Vienne.

I — ω — A — NI — C —— O — K — Ħ — N

Un point sur l'I de IωANIC; rien sous l'N, si toutefois c'est une N; un point sous la main qui bénit.

Rev. O — A — ΓI — O —— Є — V — ΓЄ — NI — O.

Le saint, etc.; à sa droite un Π, dont le premier jambage sur le bâton de la croix; au-dessous un point; un autre point à gauche du saint, près de l'V.

Planche I, figure 4; cabinet impérial de l'Ermitage à St-Pétersbourg.

Une autre pièce, pareille à l'avers de la fig. 2, sauf qu'il n'y a pas d'étoile sous l'N, et entièrement pareille au revers de la fig. 4, se trouve dans le cabinet du prince de Furstenberg.

Comme fig. 4, sans le point sous la main qui bénit; pas de lettre entre la croix et l'effigie.

Rev. Semblable à la fig. 2, si ce n'est que le second des quatre points superposés, se répétant de l'autre côté du bâton de la croix, forme une seconde croix.

Planche I, figure 5; cabinet du prince de Furstenberg.
— Cabinet Sabatier, à Saint-Pétersbourg.

I — ω — Δ — NI — C —— O — K — Ħ — N — O

Pareil à l'avers de la fig. 5, si ce n'est que l'O avant KĦNO se trouve près de l'épaule, sous les doigts de la main qui bénit.

Rev. O — Δ — ΓI — O —— Є — V — ΓЄ — NI — O.

Pareil au revers de la fig. 2.

Cabinet du prince de Furstenberg.

Ces pièces, avec le nom de Jean écrit en toutes lettres, sont assez rares.

MANUEL Ier,

SURNOMMÉ LE GRAND CAPITAINE, DE 1238 A 1263.

Nous trouvons trois empereurs du nom de Manuel : Manuel Ier, de 1238 à 1263;

Manuel II, en 1332, enfant qui ne régna que huit mois, et duquel, suivant toute probabilité, il n'existe pas de monument monétaire;

Enfin, Manuel III, de 1390 à 1417.

Les monnaies de Manuel Ier sont assez faciles à distinguer; elles ont une grande ressemblance avec celles de son prédécesseur Jean Ier : même ornement de tête, mêmes robe et manteau, toujours à grands carreaux; même rouleau dans la main gauche; seulement la main droite tient le labarum au lieu d'une croix.

Ces monnaies sont assez communes; ce sont celles que l'on rencontre le plus souvent dans les collections. Les plus rares parmi elles sont celles qui portent une lettre comme signe d'atelier monétaire.

Nous ne savons rien de certain, il est vrai, ni sur les ateliers monétaires de l'empire de Trébisonde, ni sur les villes où ils étaient établis.

Cependant comme nous savons, par la chronique de Michel Panarétos, que les empereurs de Trébisonde résidaient alternativement à l'acropolis de Trébisonde, au château de Limnia, la forteresse la plus forte de l'empire, et à Kérasount, la seconde ville de l'empire après la perte de Sinope, ne nous est-il pas permis de croire que les ateliers

monétaires se trouvaient dans ces mêmes villes, d'autant plus que les lettres monétaires que nous trouvons sur ces monnaies, correspondent aux initiales de ces résidences? Ainsi, les monnaies sans lettres quelconques pourraient avoir été frappées à Trébisonde même, la ville par excellence, et les signes divers qui se trouvent sur ces monnaies marqueraient les différents ateliers de la ville, ou le temps de l'émission de ces pièces : la lettre B désignerait Βασίλειον, maison royale, palais, cour, équivalant au latin *palatina moneta ;* la lettre K nous donnerait Kérasount, et la lettre Λ Limnia. Les autres lettres, que l'on trouve plus rarement encore sur les monnaies de cette époque, peuvent désigner d'autres villes considérables de l'empire de Trébisonde; ainsi $\frac{K}{\Lambda}$, Λ et K me paraissent pouvoir s'expliquer par Léontocastron, Λεοντόκαστρον, place maritime, avec un bon port, où s'abritait, sous Manuel, la flotte de Trébisonde, et dont plus tard, sous Alexis II, vers 1300, les Génois parvinrent à s'emparer. Vers 1316, l'empereur les força de s'en dessaisir; mais le faible Michel la leur rendit, et depuis lors cette place resta entre leurs mains, jusqu'à ce qu'ils en fussent chassés par Mahomet II, après la prise de Trébisonde.

Passons maintenant à la description de la nombreuse série des monnaies de Manuel Ier.

ΜΗ — Ν — Λ — Ο — Κ. — ΜΑΝΟVΗΛ Ο ΚΟΜΝΗΝΟΣ.

En général, et sur toutes les monnaies de Manuel, son nom est écrit sans voyelles. L'empereur debout, tenant le labarum et le rouleau; entre le bâton du labarum et l'empereur, un B; un point sur l'M, un autre à droite de la tête,

un troisième sous la main qui bénit; trois points en triangle sous le bras gauche.

Rev. Ο — Α — ΓΙ — ЄV — ΓЄ — ΝΙ.

Le saint, nimbé, tenant de la main droite une longue croix, et de la gauche retenant son manteau; entre le bâton de la croix et le saint, un B. En général, sur toutes les monnaies de Manuel Ier, les mots Ο ΑΓΙΟΣ sont écrits en toutes lettres.

Planche V, figure 41, cabinet du Roi, à Paris.
— cabinet du prince de Furstenberg.
— cabinet Reichel, à Saint-Pétersbourg.

Les quatre numéros suivants, sur cette même planche V, ne sont que des variétés qu'il est plus facile de reconnaître par le dessin que par une description. Les fig. 42 et 43 sont tirées du cabinet impérial de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Les fig. 44 et 45 appartiennent à M. Benoni Friedländer, à Berlin. M. de Rauch, à Berlin, conserve une autre variété du nº 45, ayant au revers trois points en triangle sous le **B**, trois sur l'**ЄV**, et trois sous le **ΝΙ**.

Mêmes types, avec la lettre K pour différent monétaire, quelquefois des deux côtés de la pièce, d'autres fois seulement à l'avers.

Planche V, figures 46, 47, 48, 49, 50.
Planche VI, figures 51, 52 et 53.

Les nos 47 et 48 sont au cabinet du Roi, à Paris;
46, 49, 50, au cabinet impérial de l'Ermitage;
52, au cabinet impérial, à Vienne;
48, 50, 51 et 53, au cabinet du prince de Furstenberg.

Deux autres pièces portent le différent monétaire $\genfrac{}{}{0pt}{}{K}{\Lambda}$, Λ et K.

Planche VI, figure 54, cabinet impérial de l'Ermitage.
Planche VI, figure 55, cabinet de M. Friedländer.

J'ai trouvé quatre pièces avec le différent monétaire Λ.

Planche VI, figure 56 et 59, cabinet de M. Friedländer.
Planche VI, figure 57, cabinet impérial, à Vienne.
Planche VI, figure 58, cabinet du prince de Furstenberg.

Une pièce unique à fleur de coin porte le différent monétaire ζ, non placé, comme à l'ordinaire, entre le bâton du labarum et l'empereur, mais à sa gauche, sous le bras qui tient le rouleau. Cette jolie pièce fait partie du cabinet du prince de Furstenberg.

Planche XIII, figure 129.

Sur les pièces nombreuses qui suivent, la marque monétaire n'est plus une lettre, mais un signe quelconque.

Un ɔ renversé.

Planche VI, figure 60, cabinets du prince de Furstenberg et de M. Friedländer.

Une croix fleuronnée, du côté de l'empereur; une plus simple à côté du saint.

Planche VII, figure 61, cabinet du Roi, à Berlin.

Une seule croix cléchée près de l'empereur.

Planche VII, figure 63, cabinet Sabatier.

Marchant, dans ses *Mélanges de numismatique et d'histoire,* lettre 23, donne, fig. 2, le dessin d'un Manuel avec trois étoiles à six rayons. Le prince de Furstenberg en conserve un autre également marqué de trois étoiles; mais sur son exemplaire, la troisième étoile, au lieu d'être à gauche sous la main qui bénit, se trouve à droite sur l'M de Manuel.

Planche VII, figure 62, cabinet de M. Marchant.
Planche XIII, figure 130, cabinet du prince de Furstenberg.

Le musée d'Avignon possède un Manuel Ier, dont le revers est bien curieux. On y voit saint Eugène debout, tenant la croix comme à l'ordinaire, mais ayant entièrement à sa gauche la légende — ЄVΓ — NO — TΠ — S. Que veulent dire ces lettres TΠS, après le nom du saint? Elles me semblent être les initiales d'un des titres de saint Eugène, et pourraient s'expliquer par Τραπεζουντος Πατρων Σωτηρ, le patron protecteur de Trébisonde, malgré l'absence des articles qui devraient, grammaticalement parlant, se trouver dans ce membre de phrase.

Toutes les autres pièces de Manuel Ier que j'ai fait graver sur les planches VII, VIII et IX, depuis le n° 64 jusqu'à 90 inclusivement, ne présentent que de fort petites variétés que la gravure rend beaucoup plus sensibles que la meilleure description.

Les nos 72, 84 et 86 se trouvent au cabinet du roi, à Paris; 64, 66, 71, 80 et 82, au cabinet de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg; 73, au cabinet impérial, à Vienne; 68, 70, au cabinet du Roi, à Berlin; 65, 67, 68, 69, 72, 77, 78, 79, 81, 83, 85, 86, 88, 89 et 90, au cabinet du prince de Furstenberg; 74 appartient à M. Friedländer; 75, à M. Dannenberg, à

Berlin ; 76, à M. Sabatier, à Saint-Pétersbourg ; et 87 provient d'une empreinte prise en Angleterre.

ANDRONIC II, DE 1263 A 1266.
GEORGE , DE 1266 A 1280.

Jusqu'à présent, mes efforts ont été inutiles pour découvrir des monnaies appartenant à ces deux princes.

JEAN II, DE 1280 A 1297.

Sous le règne de cet empereur, le type a déjà changé considérablement ; dorénavant, l'empereur ne tient plus un rouleau dans la main gauche, mais bien le globe crucigère ; au lieu d'une longue croix ou du labarum à long bâton, il porte de la main droite le nartex au manche court, appuyé sur son épaule ; de chaque côté du diadème pendent trois perles au lieu de deux, et le nom abrégé n'est plus désigné que par les deux initiales IѠ. L'habillement même de l'empereur a subi une modification. La dalmatique ne paraît plus pardessus la longue robe, ou bien la dalmatique est devenue si longue, que c'est la robe qui ne se voit plus. Ce vêtement est d'abord encore à grands carreaux, qui disparaissent plus tard quand l'autocrate porte une large ceinture : même l'ΟΑΓΙΟΣ du saint sur le revers est maintenant presque toujours exprimé par un A dans un O; rarement il est écrit en toutes lettres.

D'où vient que le nartex et le globe crucigère remplacent la croix, le labarum et le rouleau ? Jean II aurait-il le pre-

mier fait ce changement, et ne l'aurait-il fait qu'après avoir accepté, comme je l'ai dit plus haut, le titre de Βασιλευς Ρωμαιων, qu'il porta peu de temps? Jean était fort jeune alors; les trois premières pièces que je vais décrire le représentent encore sans barbe. Si un jour on est assez heureux pour rencontrer une monnaie d'un Jean sans barbe aussi, mais au type de Manuel Ier, il me semble que cette opinion serait alors prouvée.

Je passe à la description de ces monnaies.

IΩ — O — KO —— H — N.

L'empereur, encore imberbe, portant une longue robe ou manteau à grands carreaux. De son diadème pendent de chaque côté de la tête trois perles en triangle : il tient de la main droite le nartex, et de la gauche le globe crucigère, au-dessous duquel un pan de son manteau; à sa gauche, la main qui bénit. Le tout dans un grènetis.

Rev. Ⓐ — Un A dans un O pour O AΓΙΟΣ· — ЄV —— ΓЄ — N — O — C.

Le saint nimbé tenant de la main droite une longue croix, et retenant de la gauche son manteau agrafé sur sa poitrine; entre l'agrafe et la main, six points. Grènetis.

Planche I, figure 6; cabinet du prince de Furstenberg.

IΩ — O — K — HV —— N — O — S.

L'empereur, imberbe, comme sur la pièce précédente.

Rev. Ⓐ — ЄV — Γ —— Є — NI — O — S.

Le saint : à sa gauche, en bas, à côté du S, quatre points.

Planche I, figure 7, cabinet du Roi, à Paris. — Cabinet impérial de l'Ermitage. — Cabinet du prince de Furstenberg.

Même type de l'empereur imberbe.

Rev. Θ — ЄV — ΓЄ —— NI — OS.

Variante du type précédent.

Planche I, figure 8 ; cabinet du prince de Furstenberg.

Dorénavant, nous verrons toujours l'empereur barbu.

ΙΩ — O — K ΗΝ —— N — O.

L'empereur, comme sur les premières pièces, sauf la barbe bien prononcée.

Rev. Comme figure 7.

Planche I, figure 9; cabinet du prince de Furstenberg.

Variété, tirée du cabinet royal de Berlin.

Planche I, figure 10.

ΙΩ — O — KO — ΗΝ —— N — O.

Même type.

Rev. O — Δ — ΓΙ — O — C —— Є — V — ΓЄ — NI — O.

Rare exemple de l'O ΑΓΙΟΣ écrit en toutes lettres. Une seconde espèce mieux conservée porte une étoile à six rayons, entre le saint et le bâton de la croix.

Planche II, figure 11 ; cabinet du prince de Furstenberg.

Il paraît que sous le règne de Jean II seulement les monnaies sorties de l'atelier monétaire qui marquait d'une étoile, portaient l'O ΑΓΙΟΣ écrit en toutes lettres, à en juger par une variété tirée du cabinet impérial de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, planche II, figure 13, et par une autre variété fort curieuse du cabinet du prince de Furstenberg,

sur laquelle on lit à l'avers $\overline{I\omega}$ — O — K O — HV — NO — S écrit tout entier à la gauche de l'empereur, qui ne porte déjà plus la robe à grands carreaux, mais une large ceinture. Le revers porte O — A — ΓI — O — S —— ЄVΓЄ — NI — OS, et à la gauche de la tête nimbée du saint, la même étoile à six rayons.

Planche XIII, figure 124.

Une troisième variété, planche II, figure 15, qui se trouve au cabinet royal, à Berlin, et dans le cabinet du prince de Furstenberg, porte la même marque et les mêmes lettres.

Toutes les autres monnaies de cet empereur le représentent avec une ceinture. Plusieurs variétés sont gravées sur la planche II. La figure 14 est tirée du cabinet du Roi, à Paris; les n[os] 12, 16 et 18 font partie du cabinet du prince de Furstenberg.

Une variété du n° 16, conservée dans le même cabinet, et gravée, planche XIII, figure 121, montre, à gauche de l'empereur, le même différent monétaire que sur le revers, à côté du saint.

$\overline{I\omega}$ — O — KO — HV —— N — O — C.

Même type.

Rev. ⊕ — ЄV — ΓЄ —— N — O — C.

Seul et unique exemple du saint tenant la croix de la main gauche, et retenant son manteau de la droite. Une croix entre le saint et le bâton de la croix.

Planche II, figure 19; cabinet impérial de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.

ΙΩ — Ο — ΚΟ — ΗΝ — Ι —— Ν — Ο — C.

Même type. A gauche de l'empereur, sous la main qui tient le globe crucigère, une fleur de lis.

Rev. Θ — Є — V —— ΓЄ — ΝΙ = Ο — C.

Le saint, tenant sa croix de la main droite; entre le saint et le bâton de la croix, un B.

Planche XIII, figure 122; cabinet du prince de Furstenberg.

Sur une autre variété du même cabinet, la fleur de lis est plus petite.

Enfin, planche XIII, figure 123, nous montre l'empereur portant un manteau sur ses épaules, agrafé sur sa poitrine; si toutefois ce n'est pas l'effet d'une double empreinte, et d'un tressaillement sous le marteau.

THÉODORA, VERS 1285.

Nous avons vu que, pendant le règne de Jean II, Théodora, fille aînée de Manuel I[er] et de sa femme ibérienne Rousoudan, usurpa pendant quelque temps le trône de son frère. Son usurpation, dont la durée ne nous est pas connue, lui laissa pourtant le temps d'émettre des monnaies, et de nous donner ainsi des preuves irrécusables de cet événement.

ΘЄ — Ο — Δ Ω — Ρ — Α. Le Δ et l'Ω sont réunis ——
Η — ΚΟ — ΗΝ — ΗΝ.

L'usurpatrice de face, en costume impérial, bénie par une main céleste, qui se trouve ici à droite de l'effigie; elle tient le globe crucigère de la main droite, d'où descend un pan de son manteau; sa gauche est appuyée ouverte sur sa poitrine. La tête est ornée d'une haute coiffure, d'où pendent de chaque côté trois grosses perles; ses cheveux tombent arrondis jusqu'au bas de son visage.

Rev. **Ο ΑΓΙΟΣ** se laisse deviner. — **ЄV — ΓЄ — NI — O — C.**

Saint Eugène nimbé de face, tenant de la main droite une longue croix, d'après le type usité jusqu'alors.

Planche X, figure 93.

Autre pièce, avec de minimes différences de coin, dont la principale consiste en ce que le **ΘЄ** de l'avers se trouve placé plus haut que la croix du globe crucigère, tandis que sur la pièce précédente, ces deux lettres se trouvent juste à côté.

Planche X, figure 94.

Ces deux monnaies, de la plus grande rareté, se trouvent dans le cabinet du prince de Furstenberg.

Le cabinet du Roi, à Paris, en possède une semblable.

ALEXIS II, DE 1297 A 1330.

Nous trouvons, dans la suite des empereurs de Trébisonde, quatre souverains du nom d'Alexis. J'ai déjà dit plus haut que je ne connaissais aucune pièce attribuable, avec quelque raison, à Alexis Ier. Mais il nous reste encore :

ALEXIS II, DE 1292 A 1330,
ALEXIS III, DE 1349 A 1390,
ALEXIS IV, DE 1417 A 144 6/7,

dont il faut faire la part monétaire.

Les monnaies attribuées à ces trois Alexis les représentent toutes à cheval, toujours cependant au revers de saint Eugène, qui se trouve alors chevauchant aussi.

Une seule et unique pièce représente un Alexis debout, au revers de saint Eugène debout. J'en parlerai plus tard, quand je dirai à quel Alexis je crois pouvoir la classer.

Maintenant, occupons-nous des monnaies sur lesquelles l'empereur se trouve à cheval.

Ces monnaies sont en général d'un style barbare, d'un dessin assez incorrect, excepté un très-petit nombre, et les lettres des légendes sont presque toujours fort difficiles à déchiffrer.

Pour faciliter autant que possible leur lecture, j'ai fait graver sur les planches XIV et XV les fac-similé de quatre inscriptions rapportées par M. le Dr Fallmereyer, et qui se trouvent être les mêmes que Tournefort avait déjà copiées, et qu'il avait fait connaître dans son Voyage au Levant. Lyon, 1717, vol. 3, p. 80 et 81. Ces inscriptions ornent encore aujourd'hui le vestibule d'un couvent de femmes tout près de Trébisonde. Ce couvent est dédié à la Παναγία θεοσκέπαστος, la vierge voilée.

A l'aide de ces inscriptions et de plusieurs autres, dont M. le Dr Fallmereyer m'a donné les fac-similé, jai formé l'alphabet, planches XVI et XVII, et j'ai signalé les lettres composées qui s'y trouvent, pour donner une idée des lettres

trébisondaines et de leurs contractions, et pour faciliter ainsi la lecture des légendes monétaires.

Je reproduis ici ces quatre inscriptions en caractères grecs ordinaires :

1.

* ΑΛΕΞΙΟΣ ΕΝΧΩ ΘΩ ΠΙΣΤΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ
ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΠΑΣΗΣ ΑΝΑΤΟΛΗΣ Ο
ΜΕΓΑΣ ΚΟΜΝΗΝΟΣ.

2.

* ΘΕΟΔΩΡΑ
ΧΥΧΑΡΙΤΙΕΥ
ΣΕΒΕΣΤΑΤΗ
ΔΕΣΠΗΝΑ
ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑ
ΤΟΡΗΣΑ ΠΑΣΗΣ
ΑΝΑΤΟΛΗΣ.

3.

* ΕΥΔΟΚΙΑ ΧΥΧΑΡΙΤΙ ΕΥΣΕ
ΒΕΣΤΑΤΗ Ἡ ΔΙΑ ΤΟΥ ΘΕΟΥ ΚΑΙ
ΑΓΓΕΛΗ ΕΥΦΗΜΗ Ἡ ΜΟΝΑΧΗ (sic)
Ἡ ΜΑΜΗ ΤΟΥ ΙΟΑΝΟΥ.

4.

ΕΙΡΗΝΗ ΧΥ .....
ΜΗΤΗΡ ΔΕ ΤΟΥ
ΕΥΣΕΒΕΣΤΑΤΟΥ
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΥΡΟΥ ΑΛΕΞΙΟΥ
ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΚΟΜΝΗΝΟΥ.

Je passe maintenant aux monnaies mêmes. A la première vue, elles ont toutes à peu près le même type, et ne diffèrent entre elles que par divers signes monétaires. En les regardant de plus près, nous trouverons une marque distinctive qui va nous aider à les classer. Le sceptre de l'empereur est tantôt droit, et se terminant en boule; tantôt il se sépare en trois pointes qui ont quelque ressemblance avec une fleur de lis.

Or, l'empereur Basile, qui régna trois ans seulement après Alexis II, porte aussi sur ses monnaies un sceptre pareil : il me semble donc que, sauf meilleur avis, on peut classer ces monnaies à Alexis II. Une monnaie d'Andronic III, à cheval, fixerait indubitablement toutes les hésitations. En attendant qu'un heureux hasard nous en fasse retrouver, laissons ces monnaies au sceptre trifurqué à notre Alexis.

ΑΛЄ —— MN — pour Ἀλέξιος ὁ Κομνηνος. L'empereur à cheval, allant de gauche à droite, tenant de la main droite un sceptre à trois branches appuyé sur son épaule, et de la gauche les rênes de son cheval : sous le cheval une croix pour signe monétaire.

Rev. Ⓐ — ЄV —— N — I. Le saint nimbé à cheval, tenant de la main droite une croix appuyée contre son épaule; sous son cheval un signe monétaire.

Planche X, figure 99; cabinet du prince de Furstenberg.

ΑΛЄ — K —— MN — N, comme fig. 99.

Rev. Ⓐ — ЄV — Γ —— IN. Le saint comme sur fig. 99; sous le cheval, un marteau.

Planche X, figure 100; cabinet du prince de Furstenberg.

Les fig. 103, 104, 105 et 110, sur la planche XI, sont des variétés de coin. Je renonce à expliquer le ♆ sur la fig. 103 : est-ce une M mal faite, est-ce un signe monétaire?

Cabinet du prince de Furstenberg.

Le n° 104 se trouve au cabinet du roi à Paris ; le n° 105, à la fleur de lis, est à M. Sabatier, à Saint-Pétersbourg. Un exemplaire mieux conservé, dont j'ai depuis vu l'empreinte, a aussi une fleur de lis sous le cheval de l'empereur ; il appartient à M. de Rauch, à Berlin.

Enfin, le n° 110 n'est qu'une copie du n° 8 de M. Marchant.

ANDRONIC III, DE 1330 A 1332.
MANUEL II. 1332.

Je ne connais aucune monnaie de ces deux souverains ; il est, je crois, fort probable que l'enfant Manuel II, qui ne régna que peu de mois, n'en a jamais fait frapper.

BASILE, DE 1333 A 1340.

Jusqu'ici deux monnaies seulement constituent la part monétaire de ce prince : elles le représentent toutes deux à cheval, tenant de la main droite le sceptre à trois branches ; à sa droite, **BA**, initiales de son nom ; à sa gauche, l'**M** de **KOMNHNOΣ** ; sur le revers, saint Eugène à cheval. **ЄVΓ — N** se lit sur la plus grande des deux pièces, qui ne diffèrent que

par leur grandeur et par leur poids : toutes deux font partie du cabinet du prince de Furstenberg.

Planche XII, figures 116 et 117.

IRÈNE, DE 1340 A 1341.
ANNA, DE 1341 A 1342.

On n'a malheureusement pu encore retrouver les monnaies de ces deux princesses.

JEAN III, DE 1342 A 1343.

Les pièces que je vais maintenant décrire appartiennent-elles véritablement à Jean III ? J'ose à peine l'affirmer. Cependant leur type est différent de celui de Jean II ; le diadème de l'empereur n'a plus trois perles en triangle, mais seulement une rangée ressemblant à un chapelet ; leur style est en général un peu plus barbare, et l'étoile qui se trouve toujours aux pieds de l'effigie impériale, leur donne quelque ressemblance avec les pièces barbares de Jean IV. Je vais donc me contenter d'en donner la description, sans chercher à faire prévaloir mon opinion, de laquelle cette fois je fais bon marché.

IΩ — O — KO — HNV ——— N — O — C. L'empereur debout, tenant le nartex appuyé sur son épaule droite, et de la main gauche le globe crucigère. De son diadème descend de chaque côté de la tête un simple rang de perles ; à ses pieds, à gauche, une étoile composée de deux triangles.

Rev. Θ—Є—V—— ΓЄ—NI—O—C. Saint Eugène appuyé sur une longue croix.

Planche II, figure 20; cabinet de M. Reichel, à Saint-Pétersbourg.

Les n°s 17, 21, 22, 23, 24, 25, 26 et 125 ne sont que des variétés de ce même type. Les n°s 17 et 21 sont tirés du cabinet royal, à Berlin; n° 25 du cabinet du Roi, à Paris; 23 du Muséum de Londres; 24 du cabinet de M. Sabatier; 26 de celui de M. Friedländer, et 22 n'est que la copie du n° 1 de Marchand. Le n° 125, pl. XIII, est tiré du cabinet du prince de Furstenberg.

MICHEL, DE 1344 A 1349.

Je ne connais pas de monnaies de ce prince.

ALEXIS III, DE 1349 A 1390.

J'ai déjà fait remarquer, en parlant d'Alexis II, la difficulté de distinguer les monnaies de ce prince de celles d'Alexis III. La forme du sceptre me paraissait être la seule marque distinctive.

Le métropolitain Joseph nous donne bien une description détaillée de la personne d'Alexis III : il dit qu'il avait un nez aquilin, un nez royal selon Platon : καὶ τῆς ῥινὸς τὸ ἐπίγρυπον, καὶ οὕτως βασιλικὸν κατὰ Πλάτωνα. Il parle aussi de sa barbe forte et blonde, de la beauté de sa bouche, de ses lèvres et de ses dents : καὶ τὸ τοῦ πώγωνος εὐγένιόν τι λίαν καὶ χρυσοειδές, καὶ στόμα δὲ καὶ χεῖλη καὶ ὀδόντων ἕρκος, κάλλος ἦν αὐτῷ ταῦτα ἀμήχανον. Mais toute

cette description ne peut beaucoup nous aider à reconnaître les monnaies; car Alexis II porte à peu près aussi la même barbe.

M. le docteur Fallmereyer, qui a vu et copié la charte de fondation du couvent de Saint-Denis, sur le mont Athos, par Alexis III, nous donne la description détaillée des portraits d'Alexis III et de sa femme Théodora, qui ornent cette charte, et dit : « Les portraits en pied de l'autocrate Alexis « et de sa femme Théodora, hauts de seize pouces, en cou- « leur et dans le costume impérial, forment le plus bel orne- « ment de ce document.

« Alexis tient de la main droite le sceptre cruciforme, et « de la gauche le bout de la bulle roulée. Théodora tient de « la gauche le globe impérial, et de la droite l'autre bout du « rouleau; au-dessus des deux monarques, le Christ à la phy- « sionomie byzantine, avec un nimbe d'or. Les pierres pré- « cieuses de la couronne et de l'habit de l'autocrate sont « peintes en couleurs naturelles, et leurs boucles d'oreille « en diamants tombent presque sur leurs épaules. La cou- « ronne de l'empereur est ronde et fermée, surmontée d'une « croix; le diadème de Théodora ressemble à un mortier: « tous deux ont aussi la tête entourée d'un nimbe. Sous les « titres de l'empereur et de l'impératrice se trouve la bulle « ou le sceau impérial, de la grandeur d'un écu, sur une pla- « que d'or massif, avec les effigies et les noms des deux « souverains. Cette bulle est attachée au diplôme par des « agrafes d'or. »

D'après cette description, la monnaie donnée par M. Marchant, sous le n° 7 de la lettre 23, pourrait appartenir à Alexis III, à cause du sceptre cruciforme.

Voyons maintenant les autres monnaies que je crois pouvoir, sauf erreur, attribuer à Alexis III.

A — Λ — Є — OKO —— HI — N, pour Αλεξιος ο Κομνηνος. L'empereur à cheval, en robe à larges carreaux, tenant de la main droite son sceptre qu'il appuie sur son épaule, et de la gauche les rênes de son cheval ; sa tête est ornée d'un diadème perlé ; sous les pieds du cheval, des fleurs.

Rev. **Θ — ЄV —— ΓЄ — N.** Le saint nimbé, à cheval comme l'empereur, et tenant une croix de la main droite ; sous les pieds de son cheval il y a aussi des fleurs. Le tout dans un grènetis ainsi qu'à l'avers.

Planche XII, figure 120; cabinet de M. Soleirol.

La figure 6 de Marchant me paraît une variété de cette pièce ; il en est de même du n° 101, tiré du cabinet Sabatier.

Les signes monétaires font à peu près la seule différence des autres pièces de ce souverain.

Ainsi les n°s 96, 97, 109 et 111 portent pour différent monétaire une étoile ; le n° 106, une fleur de lis ; les n°s 107 et 108 ont en outre un signe monétaire, la lettre B, devant le cheval, tant de l'empereur que du saint. Je viens de recevoir l'empreinte d'un fragment de pièce appartenant à M. de Rauch, à Berlin ; elle est d'un Alexis au sceptre à trois branches, ayant aussi de chaque côté pour différent monétaire un B sous les jambes du cheval. Cette pièce appartient à Alexis II.

Les n°s 96 et 98 sont tirés du cabinet impérial de l'Ermitage ; 111, du cabinet du Roi à Paris ; 106, 107, 108 et 109 appartiennent au prince de Furstenberg, et 97, à M. Reichel,

13

à Saint-Pétersbourg. Le nº 102 est une copie du nº 5, lettre 23 de Marchant, pièce que ce savant avait déjà fait dessiner, planche I, fig. 4 de sa lettre 7, et qu'il voulait attribuer alors à l'empereur Henri de Constantinople. Ces deux dessins n'étant pas identiques entre eux, et ne pouvant être vérifiés sur l'original, je m'abstiens de toute observation.

Une charmante petite pièce, qui appartient à M. le docteur Fallmereyer, et qui a été trouvée à Trébisonde même pendant son séjour dans cette ville, est extrêmement curieuse à cause de sa légende; on y lit : ΑΛЄ — ΟΗЄ; le reste de la légende, à la gauche de l'empereur, est illisible, mais laisse deviner l'abréviation de ΚΟΜΝΗΝΟS; ce qui nous donne ΑΛΕΞΙΟΣ Ο ΜΕΓΑΣ ΚΟΜΝΗΝΟΣ, le titre complet de l'empereur, tel que nous le retrouvons sur les inscriptions lapidaires et sur les documents et chartes. Sous le cheval on voit, pour signe monétaire, la tête d'un chien. Sur le revers on lit : Θ — ЄVΓ —— ΝΙ, le saint, etc., etc.

Planche X, figure 94.

Si quêlqu'un avait encore des doutes sur l'attribution de ces monnaies à Trébisonde, je crois que cette rare petite pièce suffirait pour les lever, et pour donner la foi aux plus incrédules.

MANUEL III, DE 1390 A 1417.

Ayant trouvé parmi les monnaies au nom de Manuel deux pièces d'un type tout différent de celui de Manuel Ier, et ne pouvant, à cause de la barbe de l'effigie impériale, les donner

à l'enfant Manuel II, je crois qu'il ne peut y avoir d'objection à élever contre leur attribution à Manuel III.

Ces deux pièces représentent l'empereur barbu, debout, la tête ornée du diadème à trois perles en triangle, tenant de la main droite le nartex, et de la gauche le globe crucigère, au lieu du rouleau que tient Manuel Ier. En place du court manteau de Manuel Ier, il porte la robe à ceinture des Jean. La légende est Ħ — N — HΛ — OC —— K — M — N. Sur le revers, saint Eugène debout, appuyé sur sa croix. La légende à sa droite : ⊕ — ЄV — Γ ——. Quant à la légende placée à sa gauche, et que j'ai fait rendre sur la planche X aussi fidèlement que possible, il m'a été impossible de la déchiffrer.

Planche X, figures 91 et 92.

Figure 91, cabinet Royal, à Berlin, et cabinet du prince de Furstenberg.

Figure 92, cabinet du Roi, à Paris.

MANUEL III ET SON FILS ALEXIS IV.

Nous avons déjà vu que Manuel III avait associé son fils à l'empire; que peu de temps après, Alexis fit la guerre à son père, et que la paix ne fut conclue qu'après les concessions que Manuel fut obligé de faire.

Clavijo, en parlant de son audience, nous décrit ainsi qu'il suit ces deux souverains : « É col el dicho emperador falla-« ron á un su fijo que estaba con él, é podia aver fasta veinte « é cinco años, y el emperador era de buen cuerpo é persona « bien pareciente, et estaban vestidos el emperador é su « fijo de paños imperiales, é tenian en las cabezas sendos

13.

« sombreros altos con unas vergas de oro que sobion arriba,
« é encima unos castillejos con unas plumas de grullos, é
« en los sombreros unos chapirotes de cueros de martas; é al
« imperador dicen germanoli (Kyr Manuel) é al fijo Quelex
« (Kyr Alexis), é al fijo llaman emperador así como al pa-
« dre, ca es su costumbre, de llamar al fijo mayor legitimo
« que ha de heredar, emperador, aunque su padre sea vivo
« é por emperador dicen los Griegos Basileo. »

D'après cela, le fils étant associé à l'empire, portant comme son père le titre d'empereur, étant revêtu du même costume impérial, il n'y a pas à douter qu'il n'ait joui des mêmes droits, et que comme ils siégeaient ensemble, ils faisaient aussi frapper monnaie ensemble.

Une pièce, unique jusqu'à présent, nous montre un Alexis debout; le coin n'ayant pas frappé au milieu de la pièce, un des côtés hors du grènetis, laisse une large marge, tandis que l'autre côté reste non empreint, et pour ainsi dire rogné. Cependant on reconnaît à la droite de l'empereur les restes d'une effigie, et l'on voit que les deux figures tenaient ensemble le globe crucigère. L'effigie impériale visible porte la robe à ceinture, et le diadème à simple rangée de perles; elle tient le sceptre de la main gauche, et à sa gauche on lit: A—ΛЄ—ZI—O—KC.

L'effigie effacée, placée à droite de l'empereur ayant nom Alexis, ne peut appartenir qu'à une personne plus haute que lui en dignité : car sur les pièces byzantines les saints mêmes, couronnant les empereurs, sont toujours placés à eur gauche.

Si la figure effacée se trouvait à la gauche de l'empereur, on pourrait attribuer cette pièce à Alexis Ier et à son frère

David, qui peut avoir été associé à l'empire; ou à Alexis II et à son fils Andronic III, ou à Alexis III et à sa femme Théodora, ou bien à son fils Manuel III, ou bien enfin à Alexis IV et à son fils Calojoannes, ou à son second fils Alexandre. Mais l'effigie effacée étant à droite, étant donc l'effigie principale, on ne peut l'attribuer à un autre qu'à Manuel III, en société avec son fils Alexis IV.

Le revers de cette pièce rarissime, qui se trouve dans le cabinet du prince de Furstenberg, offre le type ordinaire de saint Eugène debout.

Planche X, figure 95.

ALEXIS IV, DE 1417 A $144\frac{6}{7}$.

Il me reste à décrire trois rares petites pièces, que leur style barbare rapproche des monnaies des derniers Paléologues, et que pour cela même je ne puis attribuer qu'à Alexis IV. Ces pièces, plus petites de moitié que les précédentes des Alexis, représentent l'empereur à cheval, tenant de la main droite un sceptre à deux ou même à trois croix; à droite, la légende AλЄ; entre les jambes de derrière du cheval, K; à gauche près de la tête de l'empereur, HV, et devant le cheval, le signe monétaire B; sous le ventre du cheval, une étoile. Sur le revers, saint Eugène à cheval Θ — ЄV — N; entre les jambes de derrière du cheval, la lettre K; devant son poitrail, la lettre B, et sous lui, une espèce de branche ou fourche à trois pointes.

Planche XII, figures 113, 114 et 115.
Les figures 113 et 114 appartiennent au prince de Furstenberg.
Figure 115, à M. le D[r] Fallmereyer.

JEAN IV, DE $144\frac{6}{7}$ A $145\frac{7}{8}$.

Les monnaies de ce prince, d'un style très-barbare, sont des preuves parlantes de la décadence de l'empire. Ont-elles été toutes frappées à Trébisonde? J'en doute: plusieurs me paraissent même avoir été frappées hors de l'empire, par des graveurs inhabiles, ignorant la langue, et cherchant seulement à imiter les pièces qu'ils avaient sous les yeux. Peut-être Jean, qui avait été associé à l'empire avant sa révolte contre son père et avant son exil, fit-il frapper monnaie en son nom, en Ibérie, où il s'était réfugié; peut-être en fit-il frapper en Crimée, pour solder les aventuriers qui devaient l'aider à détrôner son père. Toujours est-il que ces monnaies, tout en cherchant à conserver le type primitif, ressemblent fort souvent à de simples imitations. ω̄ — O — K — MN ——— N — O; effigie barbare, tenant de la main droite le nartex, et de la gauche le globe crucigère; à sa gauche en bas, l'étoile composée de deux triangles.

Rev. Θ — Є ——— ΓЄ — NI — O. Saint Eugène s'appuyant sur une longue croix.

Planche III, figure 27; cabinet du prince de Furstenberg.

Les nos 28, 29, 30, 31, 32, 33, pl. III et IV, 126, 127 et 128, pl. XIII, ne sont que des variétés de ce type barbare. Le n° 33 est tiré du cabinet royal de Berlin; les autres, du cabinet du prince de Furstenberg. Le n° 127 se fait remarquer par la figure juvénile de saint Eugène, et sur le n° 126 les lettres ΓЄ et NI du nom de ce saint sont gravées à rebours, comme sur le n° 128,

ce sont les lettres de l'avers qui ont ce défaut. Le n° 34, tiré du cabinet impérial de l'Ermitage, me semble le premier exemple de cette imitation dont je parlais tout à l'heure. Le bras gauche ne tient plus le globe crucigère, il est appuyé sur la hanche: l'artiste a voulu imiter les pièces 28, 29 ou 32, et confondant la main, le globe et les lettres MN, il en a fait une figure informe, accompagnée d'un N et surmontée d'une espèce de feuille de trèfle, qui a été destinée à imiter la croix sur le globe.

Ce même type d'imitation se remarque avec quelque différence sur les fig. 36 et 37, dont l'une se trouve au cabinet du Roi, à Paris, l'autre au cabinet impérial de Vienne. Le n° 36 est en outre remarquable par la forme et par la grandeur de la croix que tient saint Eugène.

Sur la fig. 35, qui fait partie du cabinet du prince de Furstenberg, on remarque le même genre d'imitation, quant au globe crucigère; mais la coiffure de l'empereur est tout à fait insolite, et si on ne lisait pas distinctement IΩ — O — K à l'avers, et qu'on ne vît pas saint Eugène sur le revers, on serait tenté de croire cette pièce étrangère à Trébisonde. Les n°s 38, 39 et 40 sont des variétés de ce type étrange. On trouvera en outre que, sur les n°s 39 et 40, les légendes de l'avers sont gravées à contre-sens. Ces trois pièces font aussi partie du cabinet du prince de Furstenberg.

Une monnaie de Trébisonde, appartenant à M. Friedländer à Berlin, nous offre sur l'avers un empereur debout, tenant le globe crucigère de la main gauche, avec la légende à côté O — K — M — N. Malheureusement le côté droit, qui nous dirait le nom de cet empereur, est effacé; c'est bien probablement un des noms qui nous manquent encore, à en

juger par le costume insolite de cet empereur. Sur le revers à la gauche de saint Eugène ⊙ — ЄVΓЄ — NIOC — OΤC. J'ose à peine me lancer dans l'explication de ces dernières lettres: ne pourrait-on les traduire par ὁ Fυλαξ Σωτηρ? Le gardien protecteur (de Trébisonde)?

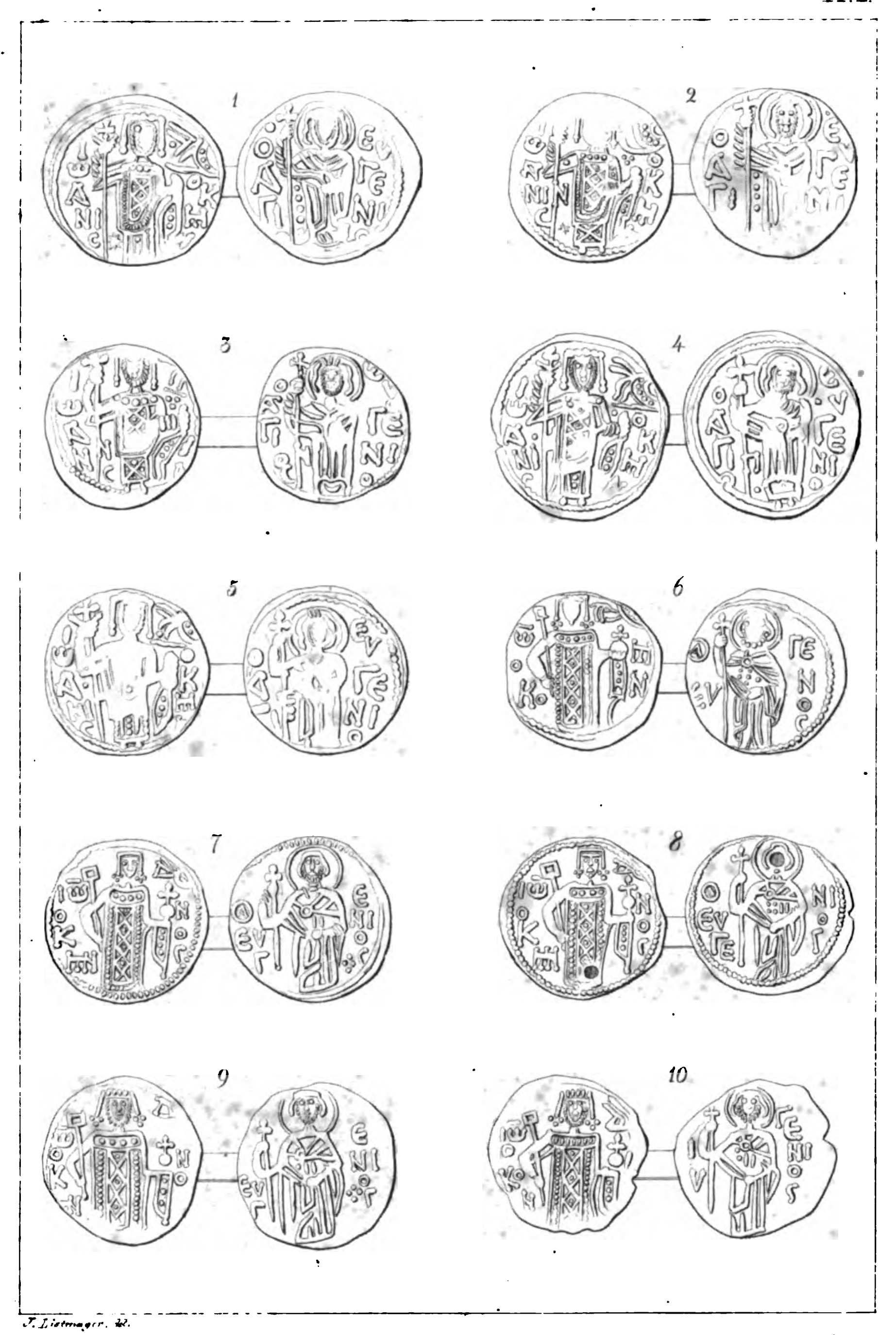
Planche XII, figure 118.

Enfin le cabinet impérial de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg conserve une pièce sur laquelle des deux côtés se trouve l'effigie de saint Eugène avec O — A — Γ — I — O —— C — V — Γ — Є — N — O.

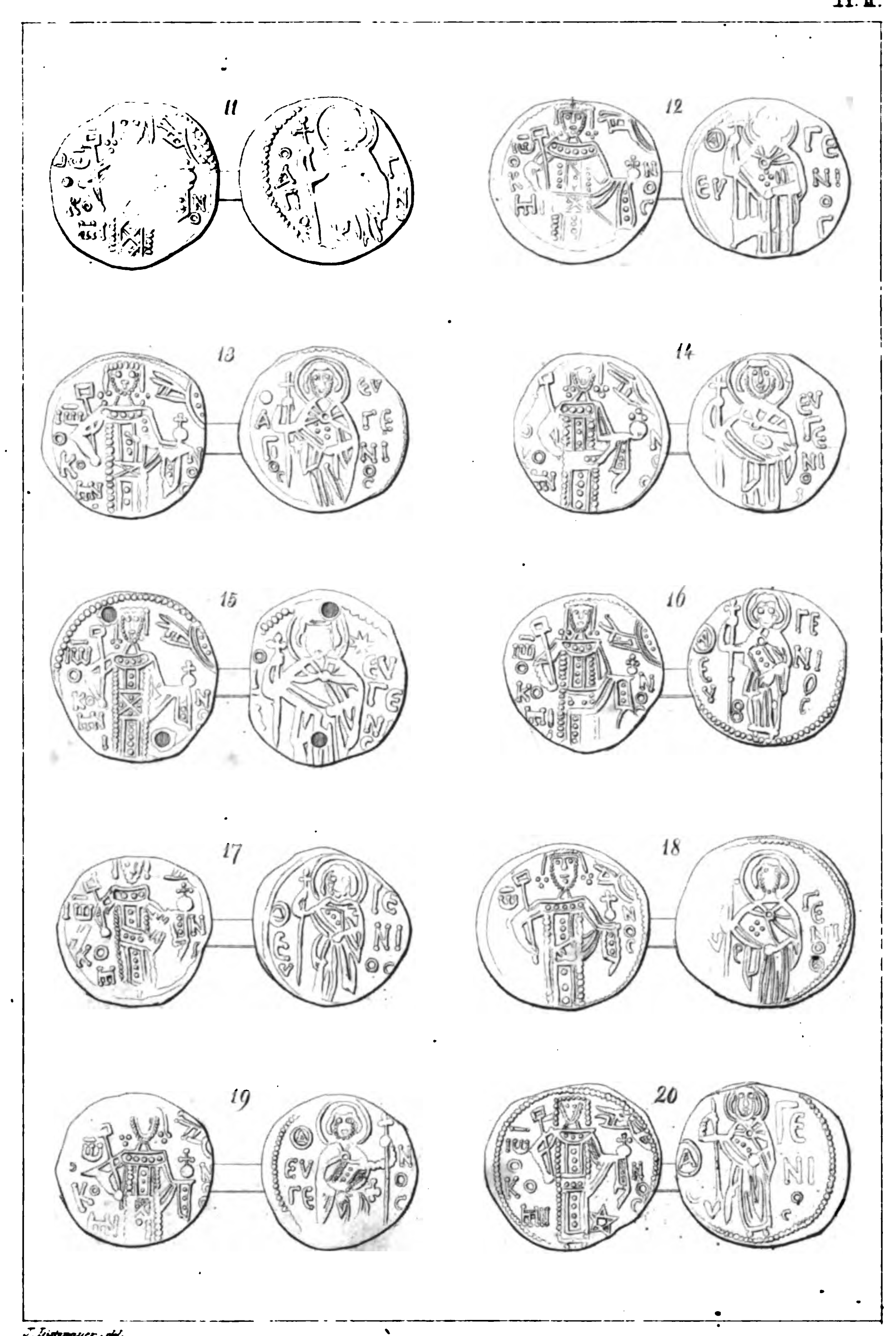
Planche XII, figure 119.

Je termine ici la description des monnaies des empereurs de Trébisonde, n'en ayant pu trouver au nom de David, le dernier souverain, avec lequel s'éteignit, sous la colère de Mahomet II, la famille des grands Comnènes. La majeure partie des pièces que je viens de faire connaître, était encore inédite.

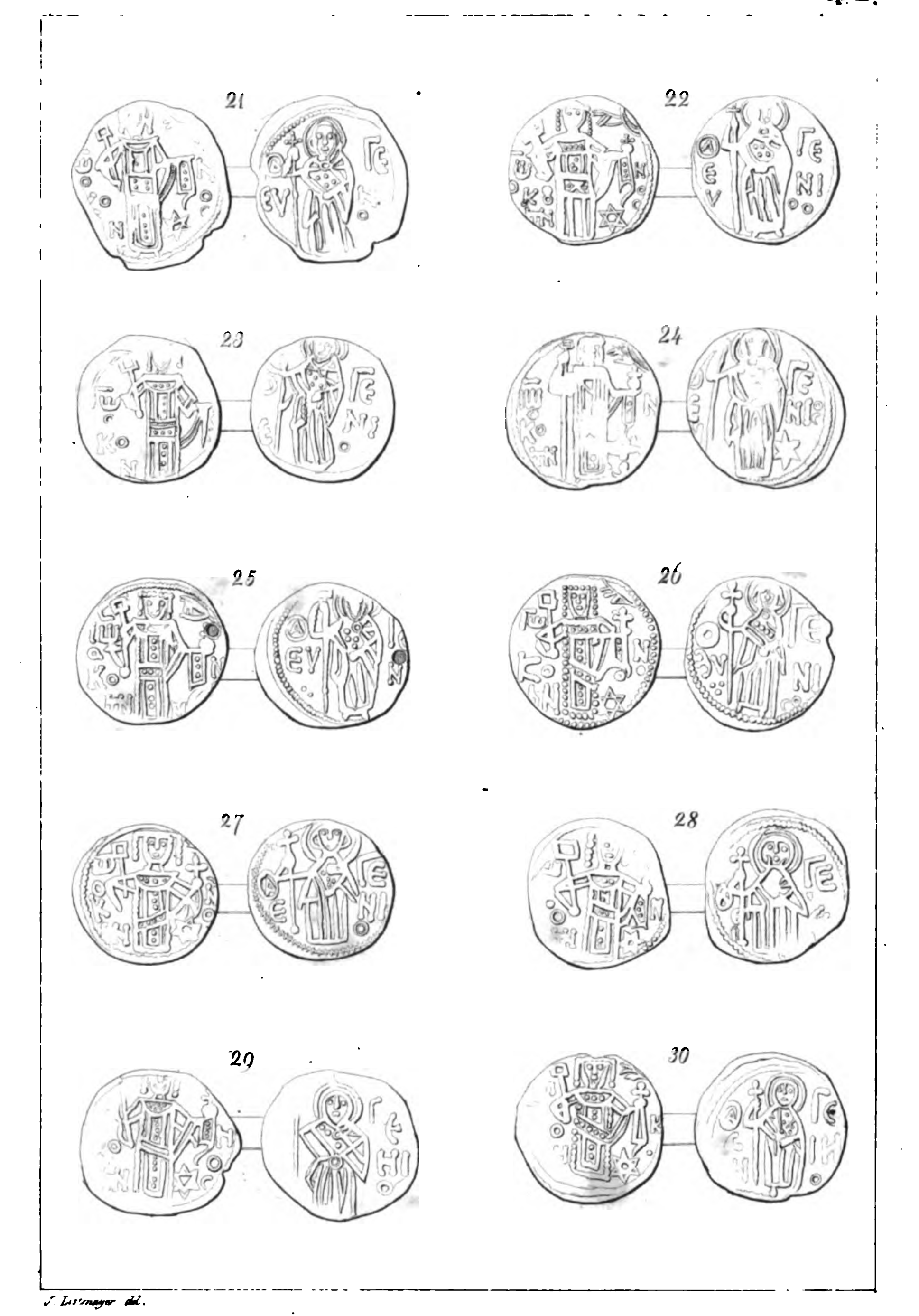
Malgré tous mes soins pour rassembler les monnaies de Trébisonde, il y a encore bien des lacunes à remplir: j'ose espérer qu'il se trouve encore dans les cabinets que je n'ai pu consulter, des pièces qui aideront à combler ces lacunes, et que les communications plus fréquentes avec l'Orient, faciliteront les recherches.



J. Lietmayer del.

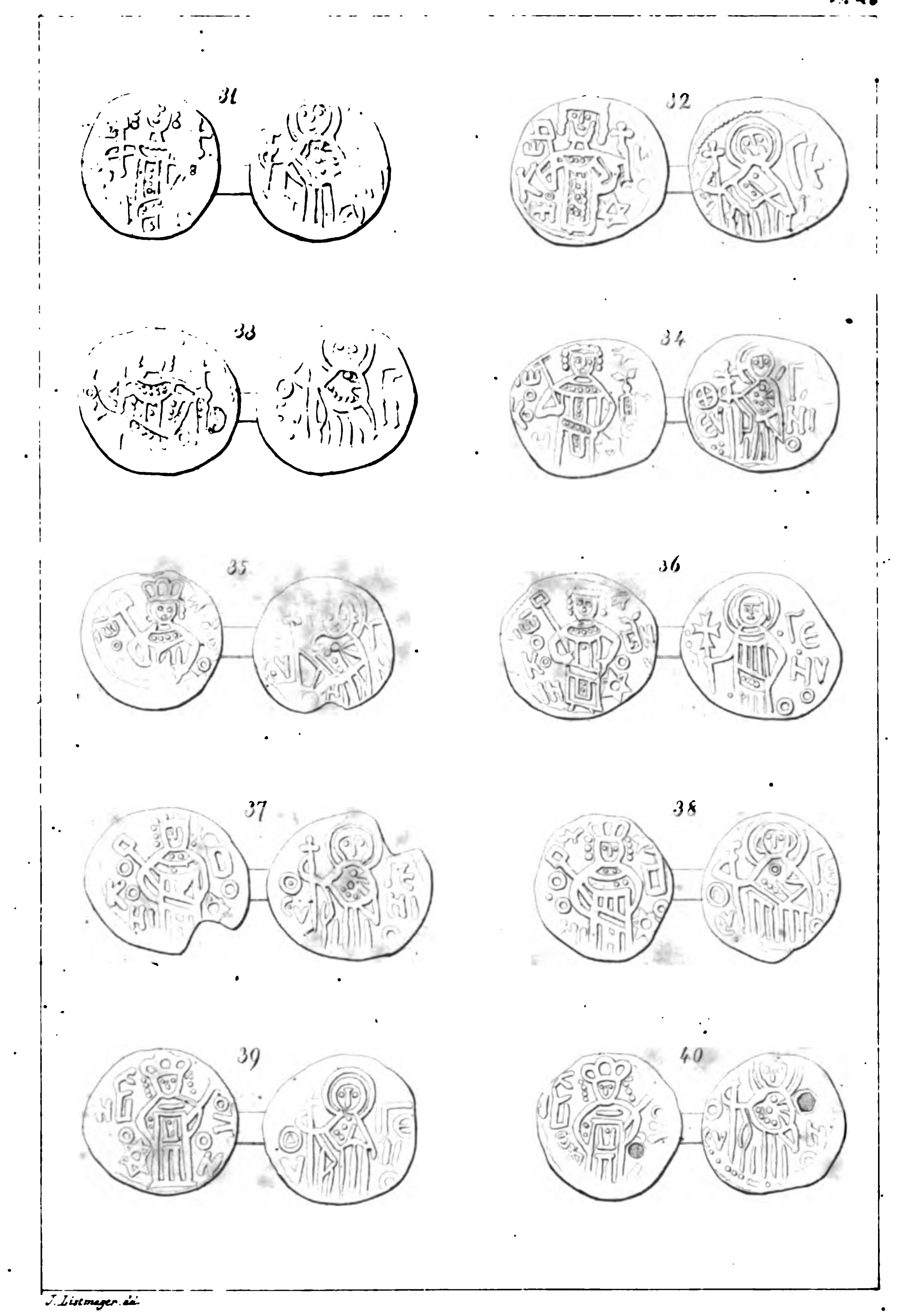


J. Dietmayer . del.



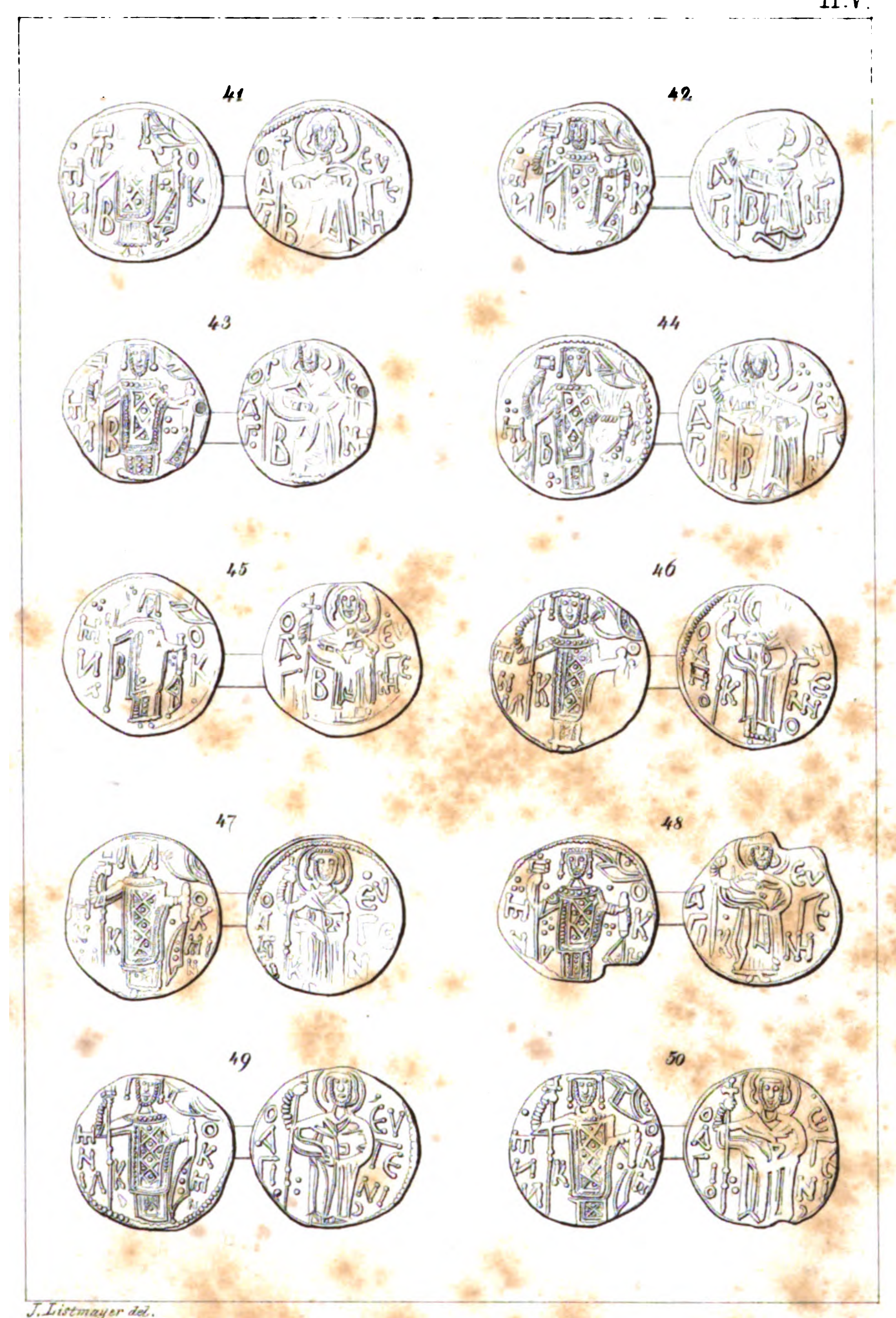
J. Leitmayer del.

Pl. IV.



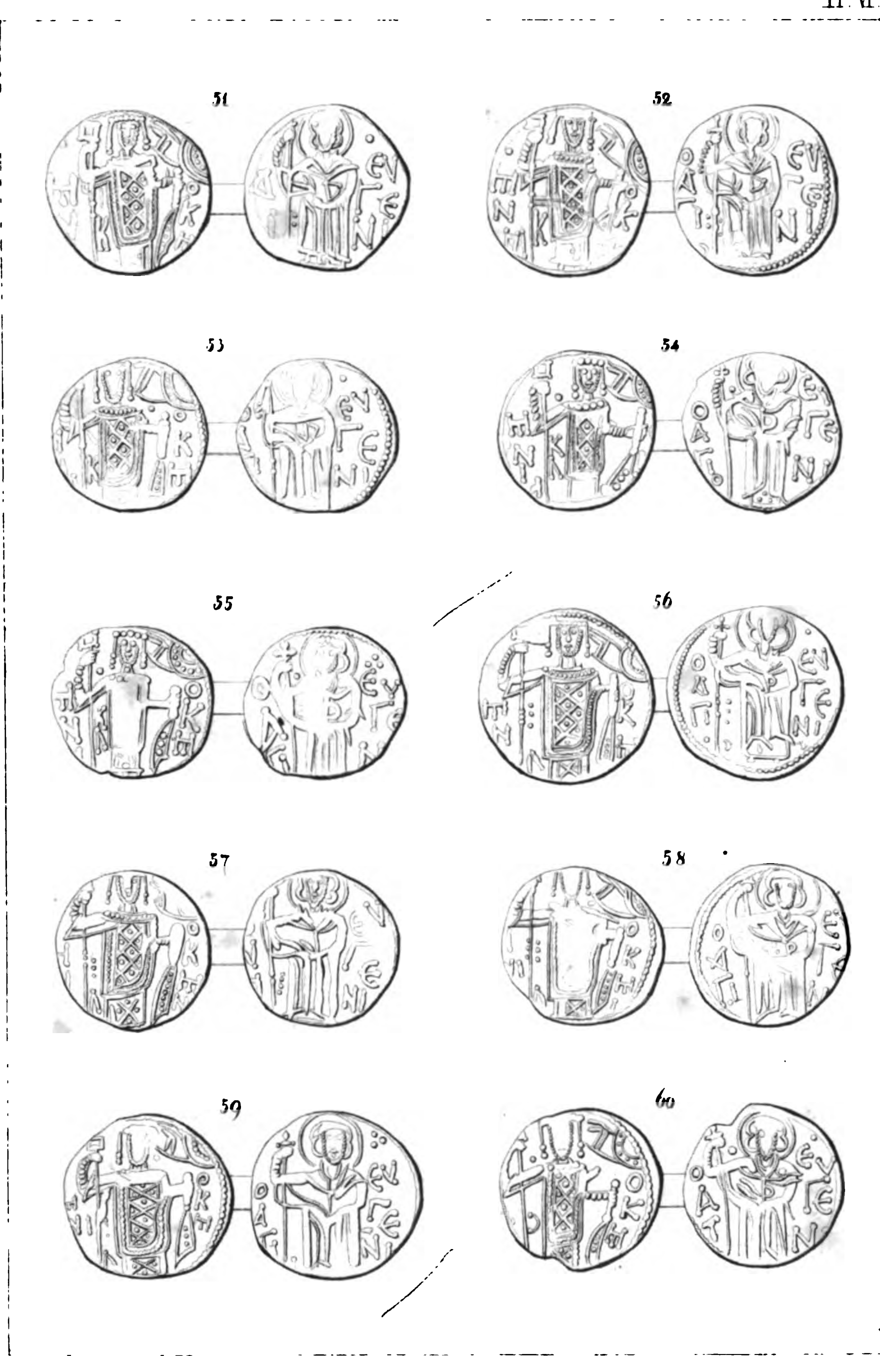
J. Listmayer del.

Pl. V.

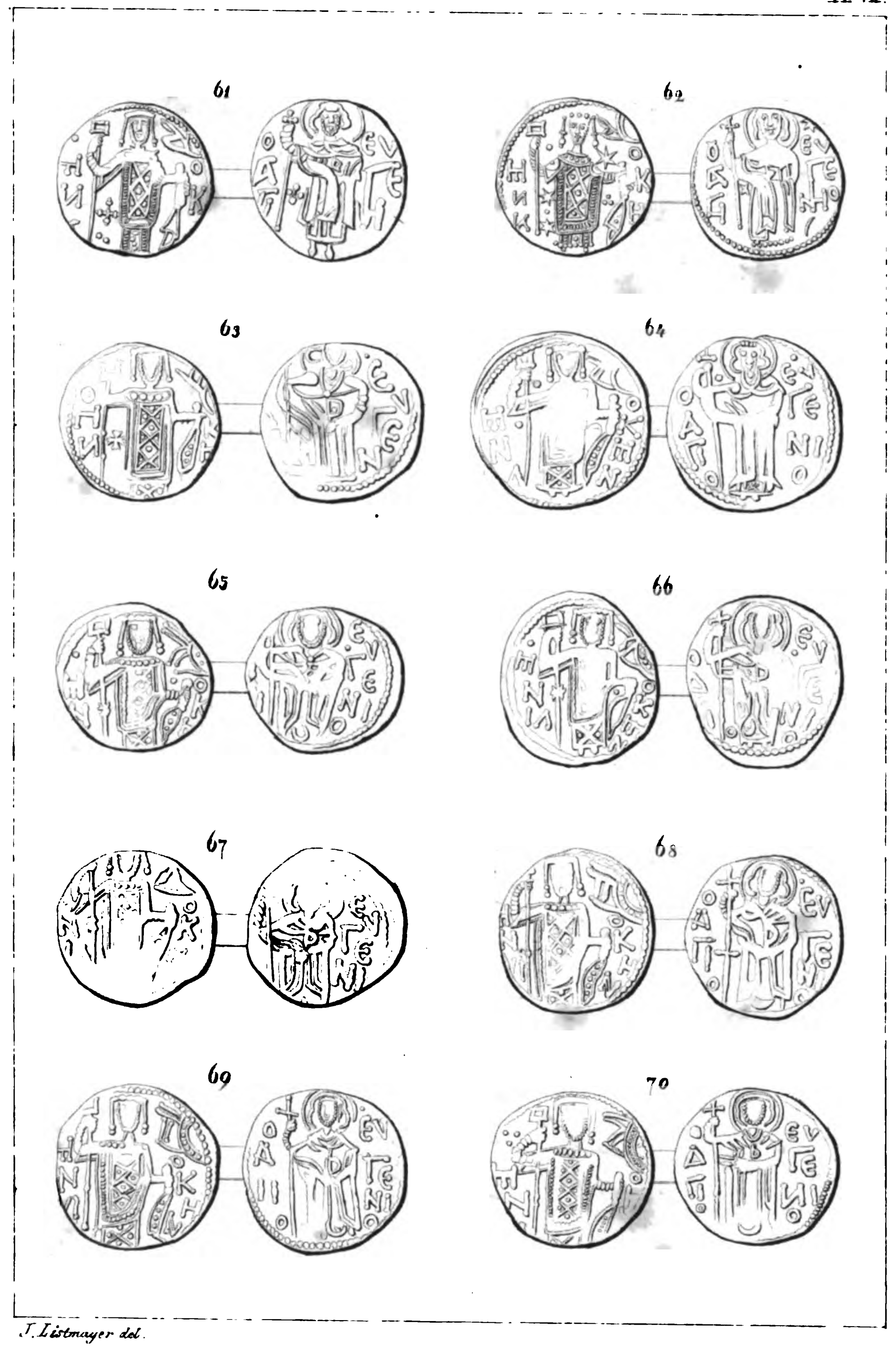


J. Listmayer del.

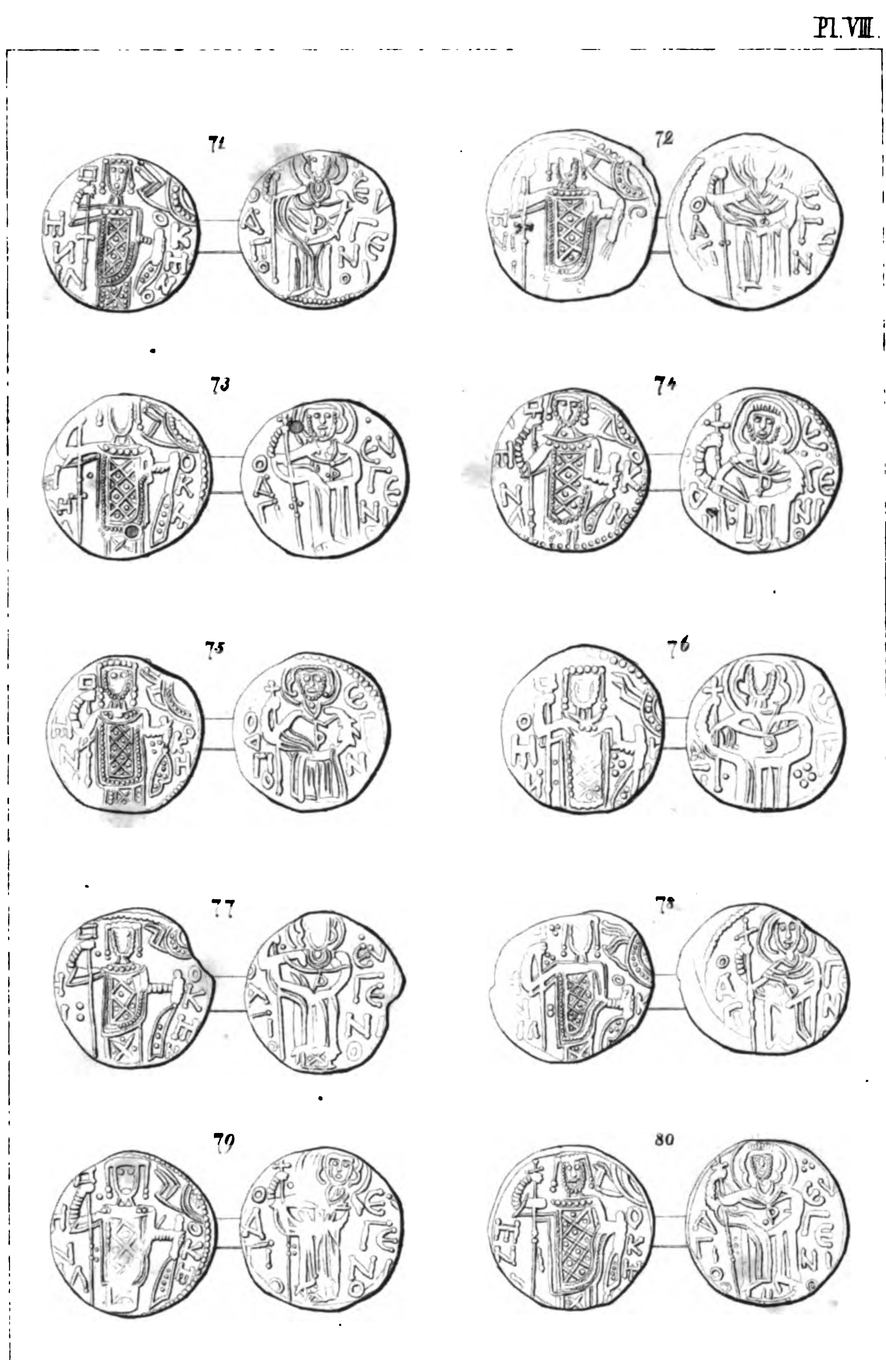
Pl. VI.



J. Listmayer del.

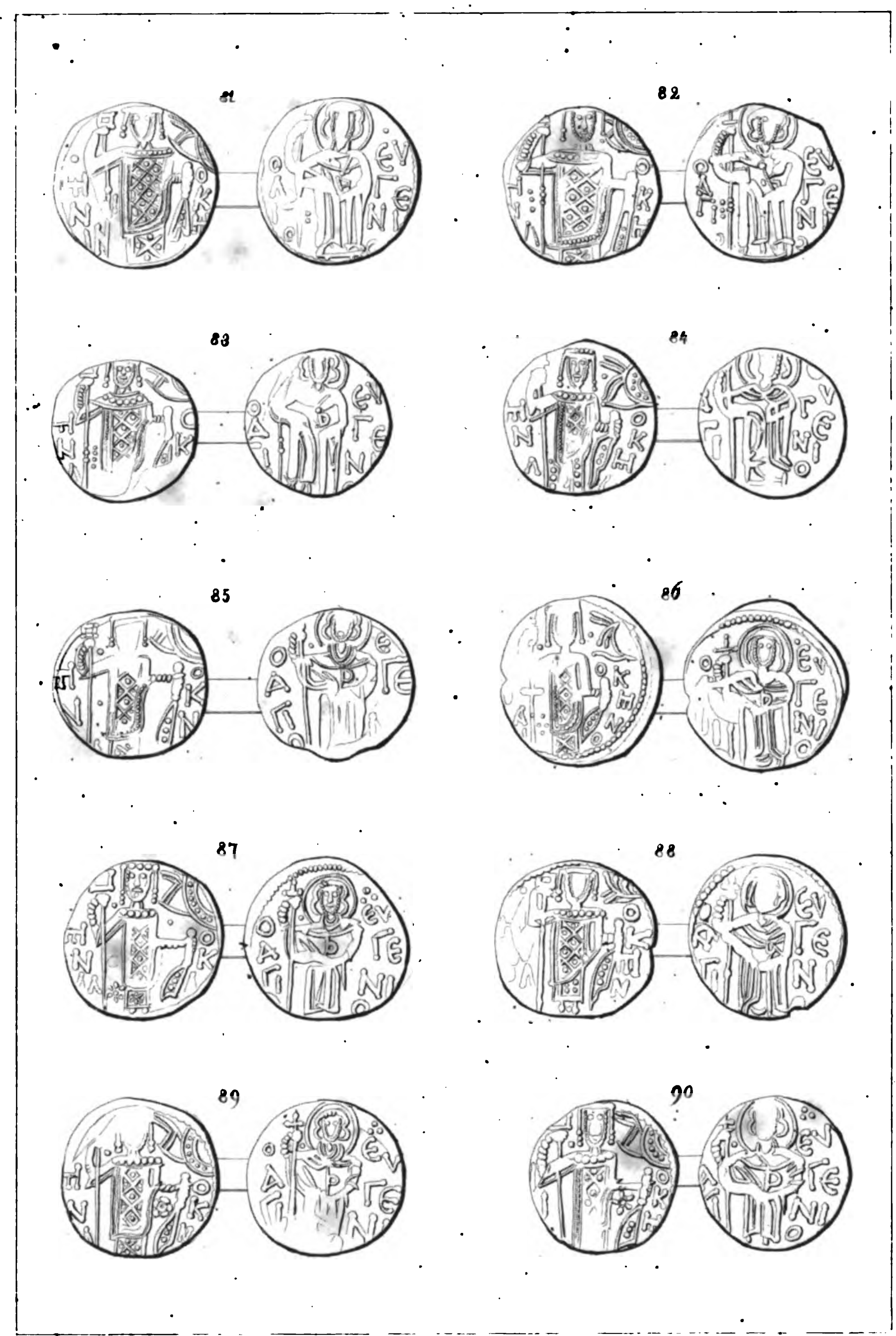


J. Listmayer del.

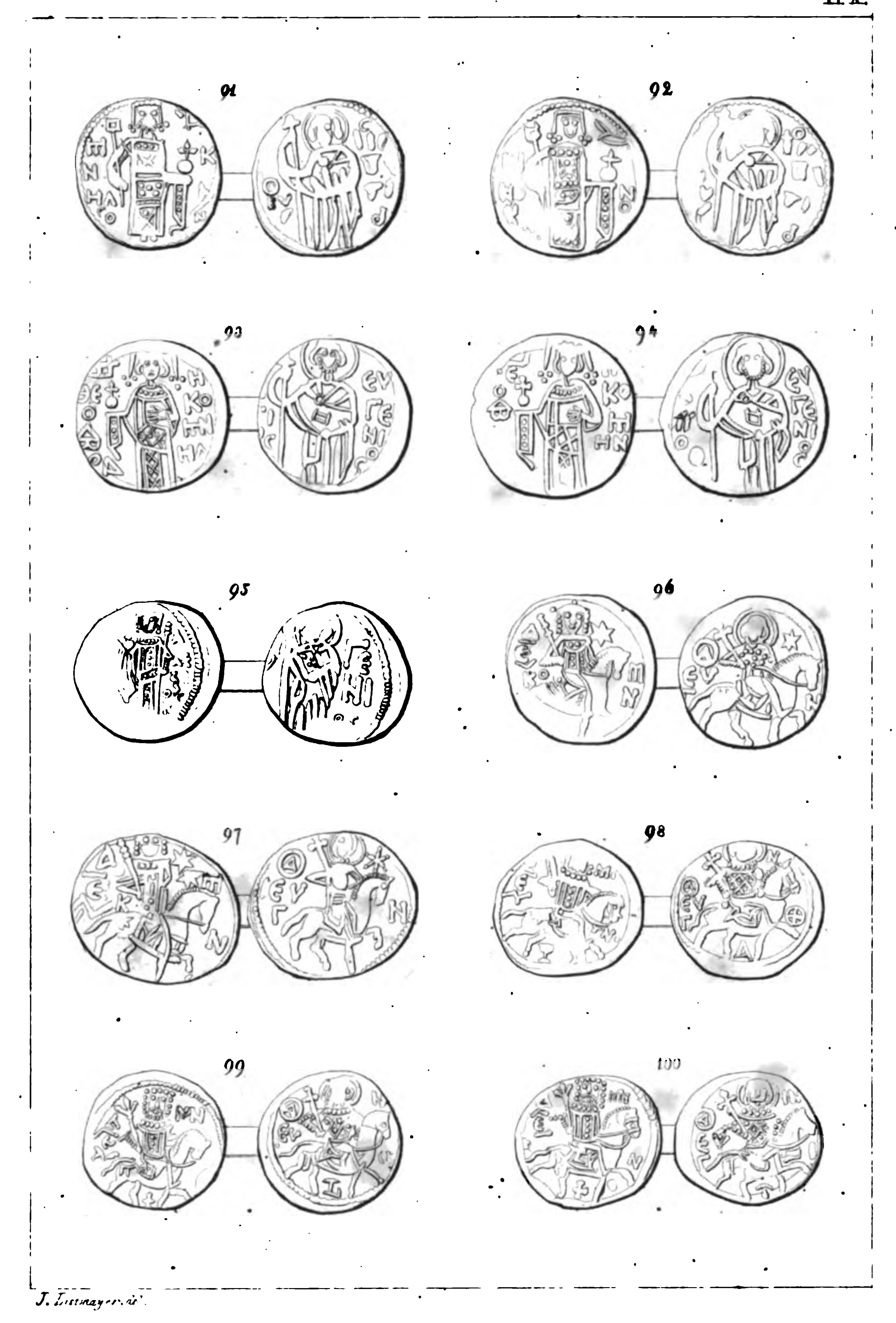


J. Listmayer del.

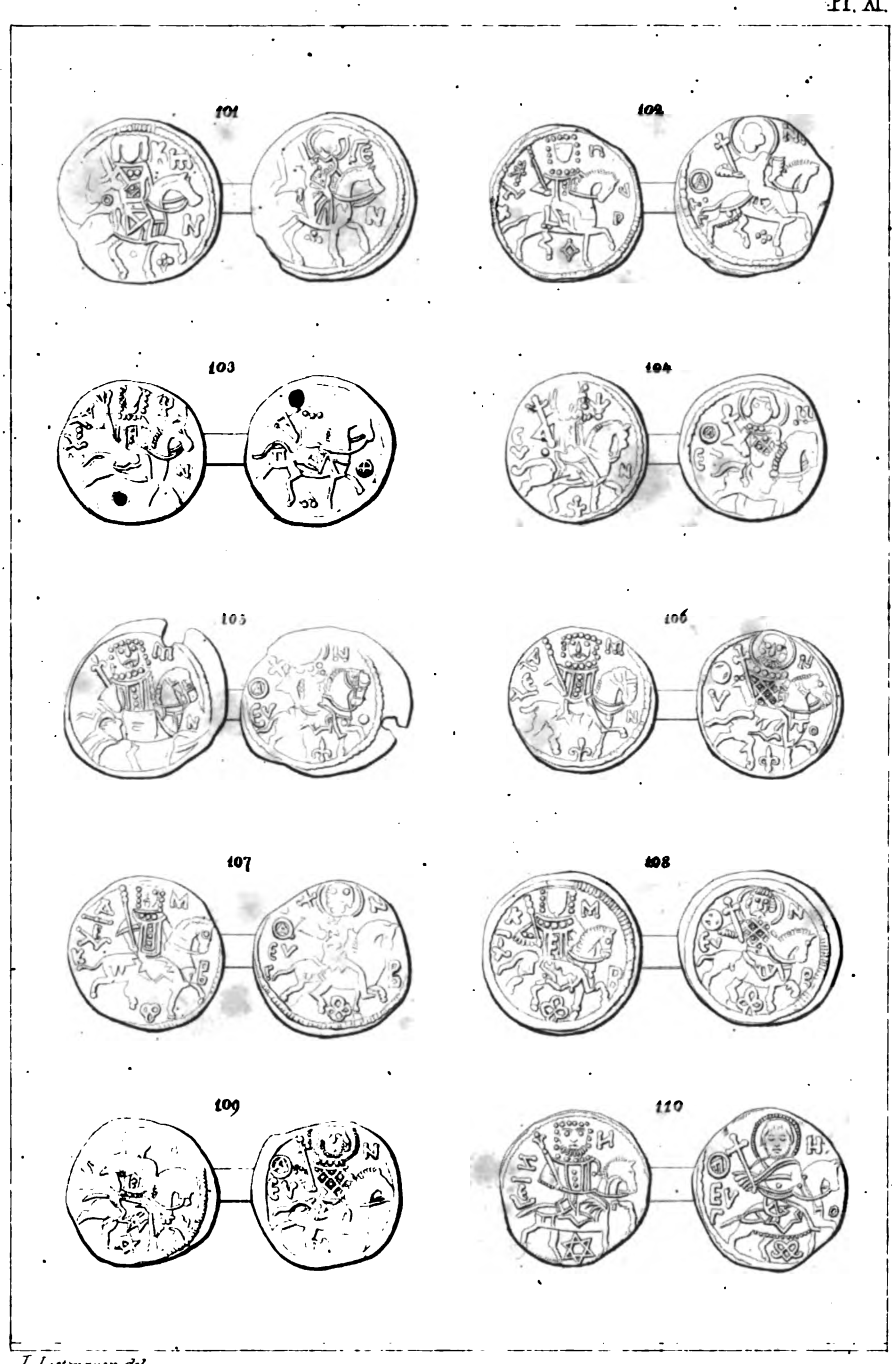
Pl. IX.



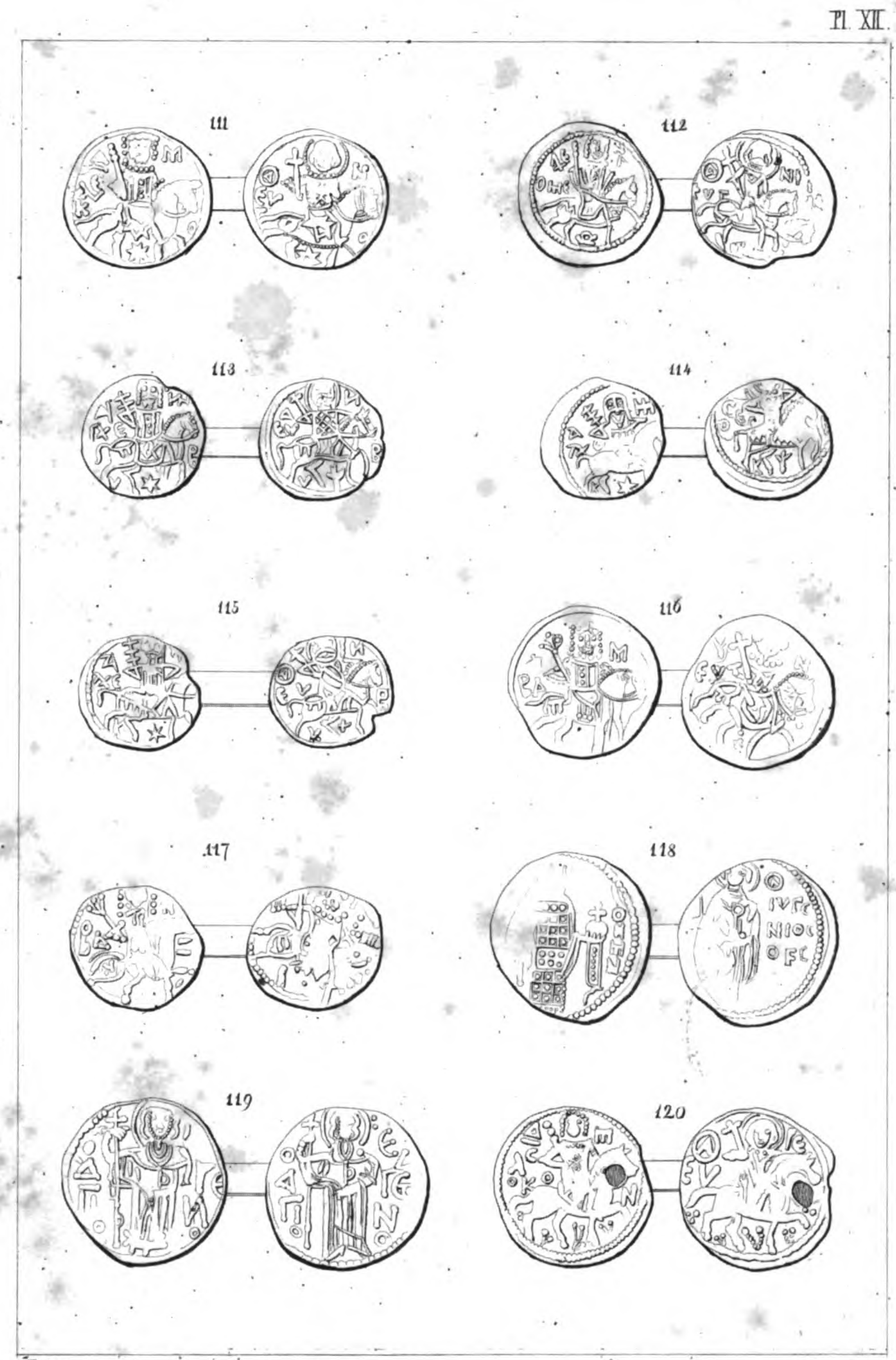
J. Listmayer. del.



J. Lustmayer. d'.

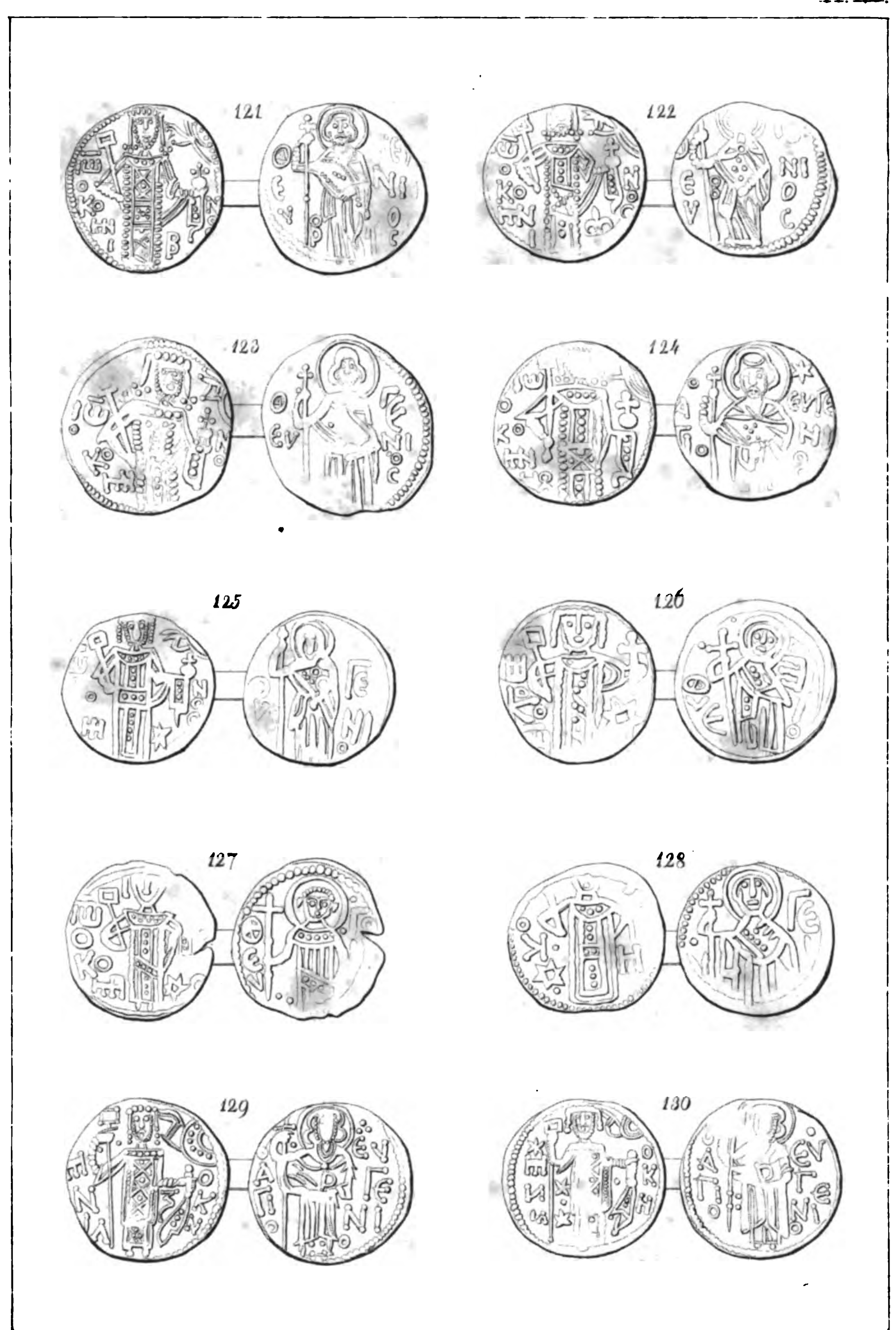


J. Listmayer. del.



J. Listmayer del.

Pl. XII.



1.

✠ ΑΛΕΞΙΟϹ ΕΝ ΧѠ Θ͞Ѡ ΠΙϹΤΟϹ ΒΑϹΙΛΕΥϹ
ΚΕ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΠΑϹΗϹ ΑΝΑΤΟΛΗϹ Ο ΜΕΓΑϹ
ΚΟΜΝΗΝΟϹ.

2.

✠ ΘΕΟΔѠΡΑ
ΧΥ ΧΑΡΙΤΙ ΕΥ
ϹΕΒΕϹΤΑΤΗ
ΔΕϹΠΗΝΑ
ΚΕ ΑΥΤΟΚΡΑ
ΤΟΡΙϹΑ ΠΑϹΙϹ
ΑΝΑΤΟΛΗϹ

3.

ΕΥΔΟΚΙΑ ΧΥ ΧΑΡΙΤΙ ΕΥϹΕ
ΒΕϹΤΑΤΗ ΗΑΙΑ ΤΟΥ ΘΕΟΥ ΚΑΙ
ΑΓΓΕΛΙ ΕΥΦΙΜΙ ΗΜΟΝΗ ΧΙ
ΗΜΑΛΙ ΤΟΥ ΗΟΑΝΟΥ

4.

ΗΡΙΝΗ ΧΥ * * *
ΜΗΤΗΡ ΑΕ ΤΟΥ
ΕΥϹΕΒΕϹΤΑΤΟΥ
ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΚΙΡΟΥΑΛΕ
ΞΙΟΥ ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ
ΚΟΜΝΗΝΟΥ

Alphabet

A. αγ

B. αμ αν α αυ

Γ.

Δ.

E. ει εμ εν ερ εσ

Z.

H. ημ ην ης ησ

Θ.

I.

K.

Λ. λη λης

M. μν

N. ΗΝ

Ξ. ξ

Ο. ο

Π. Π πα περ

Ρ. Ρ ερ

Σ. C στ

Τ. Τ της το του

Υ. Υ

Φ. Φ

Χ. Χ

131

Ψ.

Ω. Ω ω

Imp. Kaeppelin & C.ie Q. Voltaire, 15.

